

José-Maria (de) Heredia

# Les trophées

**bibebook**

José-Maria (de)  
Heredia

Les trophées

Un texte du domaine public.

Une édition libre.

**bibebook**

[www.bibebook.com](http://www.bibebook.com)

L'amour sans plus du verd Laurier  
m'agrée.

Pierre de Ronsard

\* \* \* \* \*

Manibus  
carissimæ  
et  
amantissimæ  
matris  
filius memor

J. M. H.

\* \* \* \* \*



# EPITRE LIMINAIRE



Leconte de L'Isle

*C'est à vous, cher et illustre ami, que j'aurais dédié ces Trophées, si le respect d'une mémoire sacrée qui, je le sais, vous est chère aussi, ne m'eût interdit d'inscrire un nom, si glorieux soit-il, au frontispice de ce livre.*

*Un à un, vous les avez vus naître, ces*

*poèmes. Ils sont comme des chaînons qui nous rattachent au temps déjà lointain où vous enseigniez aux jeunes poètes, avec les règles et les subtils secrets de notre art, l'amour de la poésie pure et du pur langage français. Je vous suis plus redevable que tout autre : vous m'avez jugé digne de l'honneur de votre amitié. J'ai pu, au cours d'une longue intimité, comprendre mieux l'excellence de vos préceptes et de vos conseils, toute la beauté de votre exemple. Et mon titre le plus sûr à quelque gloire sera d'avoir été votre élève bien aimé.*

*C'est pour vous complaire que je recueille mes vers épars. Vous m'avez*

*assuré que ce livre, bien qu'en partie inachevé, garderait néanmoins aux yeux du lecteur indulgent quelque chose de la noble ordonnance que j'avais rêvée. Tel qu'il est, je vous l'offre, non sans regret de n'avoir pu mieux faire, mais avec la conscience d'avoir fait de mon mieux.*

*Recevez-le, cher et illustre ami, en témoignage de mon affectueuse gratitude, et comme il serait malséant de clore sans le vœu traditionnel une épître liminaire, quelque brève qu'elle soit, permettez que je vous souhaite, à vous et à tous ceux qui feuilletteront ces pages, de prendre à lire mes poèmes autant de plaisir que j'eus à*



*les composer.*

José-Maria de Heredia



# Partie 1

# LA GRECE ET LA SICILE



# L'Oubli

Le temple est en ruine au haut  
du promontoire.

Et la Mort a mêlé, dans ce fauve  
terrain,

Les Déesses de marbre et les  
Héros d'airain

Dont l'herbe solitaire ensevelit  
la gloire.

Seul, parfois, un bouvier menant  
ses buffles boire,

De sa conque où soupire un  
antique refrain

Emplissant le ciel calme et  
l'horizon marin,

Sur l'azur infini dresse sa forme  
noire.

La Terre maternelle et douce aux  
anciens Dieux  
Fait à chaque printemps,  
vainement éloquente,  
Au chapiteau brisé verdir un  
autre acanthe ;

Mais l'Homme indifférent au  
rêve des aïeux  
Ecoute sans frémir, du fond des  
nuits sereines,  
La Mer qui se lamente en  
pleurant les Sirènes.



# HERCULE ET LES CENTAURES



# Némée

Depuis que le Dompteur entra  
dans la forêt

En suivant sur le sol la  
formidable empreinte,

Seul, un rugissement a trahi leur  
étreinte.

Tout s'est tu. Le soleil s'abîme et  
disparaît.

A travers le hallier, la ronce et le  
guéret,

Le pâtre épouvanté qui s'enfuit  
vers Tirynthe

Se tourne, et voit d'un œil élargi  
par la crainte

Surgir au bord des bois le grand  
fauve en arrêt.

Il s'écrie. Il a vu la terreur de  
Némée

Qui sur le ciel sanglant ouvre sa  
gueule armée,

Et la crinière éparsée et les  
sinistres crocs ;

Car l'ombre grandissante avec le  
crépuscule

Fait, sous l'horrible peau qui  
flotte autour d'Hercule,

Mêlant l'homme à la bête, un  
monstrueux héros.



# Stymphale

Et partout devant lui, par  
milliers, les oiseaux,  
De la berge fangeuse où le Héros  
dévale,  
S'envolèrent, ainsi qu'une  
 Brusque rafale,  
Sur le lugubre lac dont  
clapotaient les eaux.

D'autres, d'un vol plus bas  
croisant leurs noirs réseaux,  
Frôlaient le front baisé par les  
lèvres d'Omphale,  
Quand, ajustant au nerf la flèche  
triomphale,



L'Archer superbe fit un pas dans  
les roseaux.

Et dès lors, du nuage effarouché  
qu'il crible,  
Avec des cris stridents plut une  
pluie horrible  
Que l'éclair meurtrier rayait de  
traits de feu.

Enfin, le Soleil vit, à travers ces  
nuées  
Où son arc avait fait  
d'éclatantes trouées,  
Hercule tout sanglant sourire au  
grand ciel bleu.



# Nessus

Du temps que je vivais à mes  
frères pareil  
Et comme eux ignorant d'un sort  
meilleur ou pire,  
Les monts Thessaliens étaient  
mon vague empire  
Et leurs torrents glacés lavaient  
mon poil vermeil.

Tel j'ai grandi, beau libre,  
heureux, sous le soleil ;  
Seule, éparse dans l'air que ma  
narine aspire,  
La chaleureuse odeur des  
cavales d'Epire

Inquiétait parfois ma course ou  
mon sommeil.

Mais depuis que j'ai vu l'Épouse  
trionphale

Sourire entre les bras de  
l'Archer de Stymphale,

Le désir me harcèle et hérissé  
mes crins ;

Car un Dieu, maudit soit le nom  
dont il se nomme !

A mêlé dans le sang enfiévré de  
mes reins

Au rut de l'étalon l'amour qui  
dompte l'homme.



# La Centauresse

Jadis, à travers bois, rocs,  
torrents et vallons,  
Errait le fier troupeau des  
Centaures sans nombre ;  
Sous leurs flancs le soleil se  
jouait avec l'ombre ;  
Ils mêlaient leurs crins noirs  
parmi nos cheveux blonds.

L'été fleurit en vain l'herbe.  
Nous la foulons  
Seules. L'antre est désert que la  
broussaille encombre ;  
Et parfois je me prends, dans la  
nuit chaude et sombre,

A frémir à l'appel lointain des  
étalons.

Car la race de jour en jour  
diminuée

Des fils prodigieux qu'engendra  
la Nuée,

Nous délaisse et poursuit la  
Femme éperdument.

C'est que leur amour même aux  
brutes nous ravale ;

Le cri qu'il nous arrache est un  
hennissement,

Et leur désir en nous n'étreint  
que la cavale.



# Centaures et Lapithes

La foule nuptiale au festin s'est  
ruée,

Centaures et guerriers ivres,  
hardis et beaux ;

Et la chair héroïque, au reflet  
des flambeaux,

Se mêle au poil ardent des fils  
de la Nuée.

Rires, tumulte... Un cri !...

L'Epouse polluée

Que presse un noir poitrail, sous  
la pourpre en lambeaux

Se débat, et l'airain sonne au  
choc des sabots

Et la table s'écroule à travers la  
huée.

Alors celui pour qui le plus  
grand est un nain,  
Se lève. Sur son crâne, un mufle  
léonin  
Se fronce, hérissé de crins d'or.  
C'est Hercule.

Et d'un bout de la salle immense  
à l'autre bout,  
Dompté par l'œil terrible où la  
colère bout,  
Le troupeau monstrueux en  
renâclant recule.



# Fuite de Centaures

Ils fuient, ivres de meurtre et de rébellion,  
Vers le mont escarpé qui garde leur retraite ;  
La peur les précipite, ils sentent la mort prête  
Et flairent dans la nuit une odeur de lion.

Ils franchissent, foulant l'hydre et le stellion,  
Ravins, torrents, halliers, sans que rien les arrête ;  
Et déjà, sur le ciel, se dresse au loin la crête



De l'Ossa, de l'Olympe ou du  
noir Pélion.

Parfois, l'un des fuyards de la  
farouche harde  
Se cabre brusquement, se  
retourne, regarde,  
Et rejoint d'un seul bond le  
fraternel bétail ;

Car il a vu la lune éblouissante  
et pleine  
Allonger derrière eux, suprême  
épouvantail,  
La gigantesque horreur de  
l'ombre Herculéenne.



# La Naissance d'Aphrodité

Avant tout, le Chaos enveloppait  
les mondes

Où roulaient sans mesure et  
l'Espace et le Temps ;

Puis Gaia, favorable à ses fils  
les Titans,

Leur prêta son grand sein aux  
mamelles fécondes.

Ils tombèrent. Le Styx les  
couvrit de ses ondes.

Et jamais, sans l'éther foudroyé,  
le Printemps

N'avait fait resplendir les soleils  
éclatants,  
Ni l'Eté généreux mûri les  
moissons blondes.

Farouches, ignorants des rires et  
des jeux,  
Les Immortels siégeaient sur  
l'Olympe neigeux.  
Mais le ciel fit pleuvoir la virile  
rosée ;

L'Océan s'entr'ouvrit, et dans sa  
nudité  
Radiieuse, émergeant de l'écume  
embrasée,  
Dans le sang d'Ouranos fleurit  
Aphrodité.



# Jason et Médée

A Gustave Moreau

En un calme enchanté, sous  
l'ample frondaison

De la forêt, berceau des antiques  
alarmes,

Une aube merveilleuse avivait de  
ses larmes,

Autour d'eux, une étrange et  
riche floraison.

Par l'air magique où flotte un  
parfum de poison,

Sa parole semait la puissance  
des charmes ;

Le Héros la suivait et sur ses  
belles armes  
Secouait les éclairs de l'illustre  
Toison.

Illuminant les bois d'un vol de  
pierreries,  
De grands oiseaux passaient  
sous les voûtes fleuries,  
Et dans les lacs d'argent  
pleuvait l'azur des cieux.

L'Amour leur souriait, mais la  
fatale Epouse  
Emportait avec elle et sa fureur  
jalouse  
Et les philtres d'Asie et son père  
et les Dieux.



# ARTEMIS ET LES NYMPHES





# Artémis

L'âcre senteur des bois montant  
de toutes parts,  
Chasseresse, a gonflé ta narine  
élargie,  
Et, dans ta virginale et virile  
énergie,  
Rejetant tes cheveux en arrière,  
tu pars !

Et du rugissement des rauques  
léopards  
Jusqu'à la nuit tu fais retentir  
Ortygie,  
Et bondis à travers la haletante  
orgie

Des grands chiens éventrés sur  
l'herbe rouge épars.

Et, bien plus, il te plaît, Déesse,  
que la ronce  
Te morde et que la dent ou la  
griffe s'enfonce  
Dans tes bras glorieux que le fer  
a vengés ;

Car ton cœur veut goûter cette  
douceur cruelle  
De mêler, en tes jeux, une  
pourpre immortelle  
Au sang horrible et noir des  
monstres égorgés.



# La Chasse

Le quadriges, au galop de ses  
étalons blancs,  
Monte au faîte du ciel, et les  
chaudes haleines  
Ont fait onduler l'or bariolé des  
plaines.

La Terre sent la flamme  
immense ardre ses flancs.

La forêt masse en vain ses  
feuillages plus lents ;  
Le Soleil, à travers les cimes  
incertaines  
Et l'ombre où rit le timbre  
argentin des fontaines,

Se glisse, darde et luit en jeux  
étincelants.

C'est l'heure flamboyante où,  
par la ronce et l'herbe,  
Bondissant au milieu des  
molosses, superbe,  
Dans les clameurs de mort, le  
sang et les abois,

Faisant voler les traits de la  
corde tendue,  
Les cheveux dénoués, haletante,  
éperdue,  
Invincible, Artémis épouvante  
les bois.



# Nymphée

Le quadrigé céleste à l'horizon  
descend,  
Et, voyant fuir sous lui  
l'occidentale arène,  
Le Dieu retient en vain de la  
quadruple rène  
Ses étalons cabrés dans l'or  
incandescent.

Le char plonge. La mer, de son  
soupon puissant,  
Emplit le ciel sonore où la  
pourpre se traîne,  
Tandis qu'à l'Est d'où vient la  
grande nuit sereine

Silencieusement s'argente le  
Croissant.

Voici l'heure où la Nymphé, au  
bord des sources fraîches,  
Jette l'arc détendu près du  
carquois sans flèches.

Tout se tait. Seul, un cerf brame  
au loin vers les eaux.

La lune tiède luit sur la nocturne  
danse,  
Et Pan, ralentissant ou pressant  
la cadence,  
Rit de voir son haleine animer  
les roseaux.



# Pan

A travers les halliers, par les  
chemins secrets

Qui se perdent au fond des  
vertes avenues,

Le Chèvre-pied, divin chasseur  
de Nymphes nues,

Se glisse, l'œil ardent, sous les  
hautes forêts.

Il est doux d'écouter les soupirs,  
les bruits frais

Qui montent à midi des sources  
inconnues

Quand le Soleil, vainqueur  
étincelant des nues,

Dans la mouvante nuit darde  
l'or de ses traits.

Une Nymphe s'égare et s'arrête.  
Elle écoute  
Les larmes du matin qui  
pleuvent goutte à goutte  
Sur la mousse. L'ivresse emplît  
son jeune cœur.

Mais d'un seul bond, le Dieu du  
noir taillis s'élançe,  
La saisit, frappe l'air de son rire  
moqueur,  
Disparaît... Et les bois  
retombent au silence.





# Le Bain des Nymphes

C'est un vallon sauvage abrité  
de l'Euxin ;

Au-dessus de la source un noir  
laurier se penche,

Et la Nymphé, riant, suspendue  
à la branche,

Frôle d'un pied craintif l'eau  
froide du bassin.

Ses compagnes, d'un bond, à  
l'appel du buccin,

Dans l'onde jaillissante où  
s'ébat leur chair blanche

Plongent, et de l'écume  
émergent une hanche,

De clairs cheveux, un torse ou la  
rose d'un sein.

Une gaîté divine emplit le grand  
bois sombre.

Mais deux yeux, brusquement,  
ont illuminé l'ombre.

Le Satyre !... Son rire épouvante  
leurs jeux ;

Elles s'élancent. Tel, lorsqu'un  
corbeau sinistre

Croasse, sur le fleuve  
éperdument neigeux

S'effarouche le vol des cygnes  
du Caÿstre.



# Le Vase

L'ivoire est ciselé d'une main  
fine et telle  
Que l'on voit les forêts de  
Colchide et Jason  
Et Médée aux grands yeux  
magiques. La Toison  
Repose, étincelante, au sommet  
d'une stèle.

Auprès d'eux est couché le Nil,  
source immortelle  
Des fleuves, et, plus loin, ivres  
du doux poison,  
Les Bacchantes, d'un pampre à  
l'ample frondaison,

Enguirlandent le joug des  
taureaux qu'on dételle.

Au-dessous, c'est un choc  
hurlant de cavaliers ;  
Puis les héros rentrant morts  
sur leurs boucliers  
Et les vieillards plaintifs et les  
larmes des mères.

Enfin, en forme d'anse  
arrondissant leurs flancs  
Et posant aux deux bords leurs  
seins fermes et blancs,  
Dans le vase sans fond  
s'abreuvent des Chimères.



# Ariane

Au choc clair et vibrant des  
cymbales d'airain,

Nue, allongée au dos d'un grand  
tigre, la Reine

Regarde, avec l'Orgie immense  
qu'il entraîne,

Iacchos s'avancer sur le sable  
marin.

Et le monstre royal, ployant son  
large rein,

Sous le poids adoré foule la  
blonde arène,

Et, frôlé par la main d'où pend  
l'errante rêne,

En rugissant d'amour mord les  
fleurs de son frein.

Laissant sa chevelure à son  
flanc qui se cambre

Parmi les noirs raisins rouler  
ses grappes d'ambre,

L'Epouse n'entend pas le sourd  
rugissement ;

Et sa bouche éperdue, ivre enfin  
d'ambroisie,

Oubliant ses longs cris vers  
l'infidèle amant,

Rit au baiser prochain du

# Dompteur de l'Asie



# Bacchanale

Une brusque clameur épouvante  
le Gange.

Les tigres ont rompu leurs jougs  
et, miaulants,

Ils bondissent, et sous leurs  
bonds et leurs élans

Les Bacchantes en fuite écrasent  
la vendange.

Et le pampre que l'ongle ou la  
morsure effrange

Rougit d'un noir raisin les  
gorges et les flancs



Où près des reins rayés luisent  
des ventres blancs

De léopards roulés dans la  
pourpre et la fange.

Sur les corps convulsifs les  
fauves éblouis,

Avec des grondements que  
prolonge un long râle,

Flairent un sang plus rouge à  
travers l'or du hâle ;

Mais le Dieu, s'enivrant à ces  
jeux inouïs,

Par le thyrses et les cris les  
exaspère et mêle

Au mâle rugissant la hurlante

femelle.



# Le réveil d'un dieu

La chevelure épparse et la gorge  
meurtrie,

Irritant par les pleurs l'ivresse  
de leurs sens,

Les femmes de Byblos, en  
lugubres accents,

Mènent la funéraire et lente  
théorie.

Car sur le lit jonché d'anémone  
fleurie

Où la Mort avait clos ses longs  
yeux languissants,

Repose, parfumé d'aromate et  
d'encens,

Le jeune homme adoré des  
vierges de Syrie.

Jusqu'à l'aurore ainsi le chœur  
s'est lamenté,

Mais voici qu'il s'éveille à  
l'appel d'Astarté,

L'Epoux mystérieux que le  
cinnamon arrose.

Il est ressuscité, l'antique  
adolescent !

Et le ciel tout en fleur semble  
une immense rose

Qu'un Adonis céleste a teinte de

son sang.



# La magicienne

En tous lieux, même au pied des  
autels que j'embrasse,

Je la vois qui m'appelle et  
m'ouvre ses bras blancs.

O père vénérable, ô mère dont  
les flancs

M'ont porté, suis-je né d'une  
exécrable race ?

L'Eumolpide vengeur n'a point  
dans Samothrace

Secoué vers le seuil les longs  
manteaux sanglants,

Et, malgré moi, je suis, le cœur  
las, les pieds lents ;

J'entends les chiens sacrés qui  
hurlent sur ma trace.

Partout je sens, j'aspire, à moi-  
même odieux,

Les noirs enchantements et les  
sinistres charmes

Dont m'enveloppe encor la  
colère des Dieux ;

Car les grands Dieux ont fait  
d'irrésistibles armes

De sa bouche enivrante et de ses  
sombres yeux,

Pour armer contre moi ses

baisers et ses larmes.





# Sphinx

Au flanc du Cithéron, sous la  
ronce enfoui,  
Le roc s'ouvre, repaire où  
resplendit au centre  
Par l'éclat des yeux d'or, de la  
gorge et du ventre,  
La Vierge aux ailes d'aigle et  
dont nul n'a joui.

Et l'Homme s'arrêta sur le seuil,  
ébloui.

— Quelle est l'ombre qui rend  
plus sombre encor

mon antre ?

— L'Amour. — Es-tu le Dieu ?  
— Je suis le Héros. — Entre ;  
Mais tu cherches la mort.  
L'oses-tu braver ? — Oui.

Bellérophon dompta la Chimère  
farouche.

— N'approche pas. — Ma lèvre  
a fait frémir ta bouche...

— Viens donc ! Entre mes bras  
tes os vont se briser ;

Mes ongles dans ta chair... —  
Qu'importe le supplice,  
Si j'ai conquis la gloire et ravi le  
baiser ?

— Tu triomphes en vain, car tu  
meurs. — O délice !...



# Marsyas

Les pins du bois natal que  
charmait ton haleine

N'ont pas brûlé ta chair, ô  
malheureux ! Tes os

Sont dissous, et ton sang  
s'écoule avec les eaux

Que les monts de Phrygie  
épanchent vers la plaine.

Le jaloux Citharède, orgueil du  
ciel hellène,

De son plectre de fer a brisé tes  
roseaux

Qui, domptant les lions,  
enseignaient les oiseaux ;

Il ne reste plus rien du chanteur  
de Célène.

Rien qu'un lambeau sanglant qui  
flotte au tronc de l'if

Auquel on l'a lié pour l'écorcher  
tout vif.

O Dieu cruel ! O cris ! Voix  
lamentable et tendre !

Non, vous n'entendrez plus,  
sous un doigt trop savant,

La flûte soupirer aux rives du  
Méandre ...

Car la peau du Satyre est le

jouet du vent.



# PERSEE ET ANDROMEDE



# Andromède au monstre

La Vierge Céphéenne, hélas !  
encor vivante,

Liée, échevelée, au roc des noirs  
îlots,

Se lamente en tordant avec de  
vains sanglots

Sa chair royale où court un  
frisson d'épouvante.

L'Océan monstrueux que la  
tempête évente



Crache à ses pieds glacés l'âcre  
bave des flots,

Et partout elle voit, à travers ses  
cils clos,

Bâiller la gueule glauque,  
innombrable et mouvante.

Tel qu'un éclat de foudre en un  
ciel sans éclair,

Tout à coup, retentit un  
hennissement clair.

Ses yeux s'ouvrent. L'horreur les  
emplit, et l'extase ;

Car elle a vu, d'un vol  
vertigineux et sûr,

Se cabrant sous le poids du fils

de Zeus, Pégase

Allonger sur la mer sa grande  
ombre d'azur.



# Persée et Andromède

Au milieu de l'écume arrêtant  
son essor,

Le Cavalier vainqueur du  
monstre et de Méduse,

Ruisselant d'une bave horrible  
où le sang fuse,

Emporte entre ses bras la vierge  
aux cheveux d'or.

Sur l'étalon divin, frère de  
Chrysaor,

Qui piaffe dans la mer et hennit  
et refuse,

Il a posé l'Amante éperdue et  
confuse

Qui lui rit et l'étreint et qui  
sanglote encor.

Il l'embrasse. La houle  
enveloppe leur groupe.

Elle, d'un faible effort, ramène  
sur la croupe

Ses beaux pieds qu'en fuyant  
baise un flot vagabond ;

Mais Pégase irrité par le fouet  
de la lame,

A l'appel du Héros s'enlevant  
d'un seul bond,

Bat le ciel ébloui de ses ailes de

flamme.



# Le Ravissement d'Andromède

D'un vol silencieux, le grand  
Cheval ailé

Soufflant de ses naseaux élargis  
l'air qui fume,

Les emporte avec un  
frémissement de plume

A travers la nuit bleue et l'éther  
étoilé.

Ils vont. L'Afrique plonge au  
gouffre flagellé,

Puis l'Asie... un désert... le  
Liban ceint de brume...

Et voici qu'apparaît, toute  
blanche d'écume,

La mer mystérieuse où vint  
sombrier Hellé.

Et le vent gonfle ainsi que deux  
immenses voiles

Les ailes qui, volant d'étoiles en  
étoiles,

Aux amants enlacés font un  
tiède berceau ;

Tandis que, l'œil au ciel où  
palpite leur ombre,

Ils voient, irradiant du Bélier au

Verseau,

Leurs Constellations poindre  
dans l'azur sombre.





# EPIGRAMMES ET BUCOLIQUES



# Le Chevrier

O berger, ne suis pas dans cet  
âpre ravin

Les bonds capricieux de ce bouc  
indocile ;

Aux pentes du Ménale, où l'été  
nous exile,

La nuit monte trop vite et ton  
espoir est vain.

Restons ici, veux-tu ? J'ai des  
figues, du vin.

Nous attendrons le jour en ce  
sauvage asile.

Mais parle bas. Les Dieux sont partout, ô Mnasye !

Hécate nous regarde avec son œil divin.

Ce trou d'ombre là-bas est l'antre où se retire

Le Démon familier des hauts lieux, le Satyre ;

Peut-être il sortira, si nous ne l'effrayons.

Entends-tu le pipeau qui chante sur ses lèvres ?

C'est lui ! Sa double corne accroche les rayons,

Et, vois, au clair de lune il fait

danser mes chèvres !



# Les Bergers

Viens. Le sentier s'enfonce aux  
gorges du Cyllène.

Voici l'ancre et la source, et c'est  
là qu'il se plaît

A dormir sur un lit d'herbe et de  
serpolet

A l'ombre du grand pin où  
chante son haleine.

Attache à ce vieux tronc moussu  
la brebis pleine.

Sais-tu qu'avant un mois, avec  
son agnelet,

Elle lui donnera des fromages,  
du lait ?

Les Nymphes fileront un  
manteau de sa laine.

Sois-nous propice, Pan ! ô  
Chèvre-pied, gardien  
Des troupeaux que nourrit le  
mont Arcadien,  
Je t'invoque... Il entend ! J'ai vu  
tressaillir l'arbre.

Partons. Le soleil plonge au  
couchant radieux.

Le don du pauvre, ami, vaut un  
autel de marbre,  
Si d'un cœur simple et pur  
l'offrande est faite aux Dieux.



# Epigramme votive

Au rude Arés ! A la belliqueuse  
Discorde !

Aide-moi, je suis vieux, à  
suspendre au pilier

Mes glaives ébréchés et mon  
lourd bouclier,

Et ce casque rompu qu'un crin  
sanglant déborde.

Joins-y cet arc. Mais, dis,  
convient-il que je torde

Le chanvre autour du bois ? -  
c'est un dur néflier

Que nul autre jamais n'a su faire  
plier -

Ou que d'un bras tremblant je  
tende encor la corde ?

Prends aussi le carquois. Ton  
œil semble chercher

En leur gaine de cuir les armes  
de l'archer,

Les flèches que le vent des  
batailles disperse ;

Il est vide. Tu crois que j'ai  
perdu mes traits ?

Au champ de Marathon tu les  
retrouverais,

Car ils y sont restés dans la



gorge du Perse.



# Epigramme funéraire

Ici gît, Etranger, la verte  
sauterelle

Que durant deux saisons nourrit  
la jeune Hellé,

Et dont l'aile vibrant sous le  
pied dentelé

Bruissait dans le pin, le cytise  
ou l'airelle.

Elle s'est tue, hélas ! la lyre  
naturelle,

La muse des guérets, des sillons  
et du blé ;

De peur que son léger sommeil  
ne soit troublé,

Ah ! passe vite, ami, ne pèse  
point sur elle.

C'est là. Blanche, au milieu  
d'une touffe de thym,

Sa pierre funéraire est  
fraîchement posée.

Que d'hommes n'ont pas eu ce  
suprême destin !

Des larmes d'un enfant sa tombe  
est arrosée,

Et l'Aurore pieuse y fait chaque  
matin

Une libation de gouttes de rosée.



# Le Naufragé

Avec la brise en poupe et par un  
ciel serein,

Voyant le Phare fuir à travers la  
mâtüre,

Il est parti d'Egypte au lever de  
l'Arcture,

Fier de sa nef rapide aux flancs  
doublés d'airain.

Il ne reverra plus le môle  
Alexandrin.

Dans le sable où pas même un  
chevreau ne pâtre

La tempête a creusé sa triste  
sépulture ;

Le vent du large y tord quelque  
arbuste marin.

Au pli le plus profond de la  
mouvante dune,

En la nuit sans aurore et sans  
astre et sans lune,

Que le navigateur trouve enfin le  
repos !

O Terre, ô Mer, pitié pour son  
Ombre anxieuse !

Et sur la rive hellène où sont  
venus ses os,

Soyez-lui, toi, légère, et toi,

silencieuse.



# La Prière du Mort

Arrête ! Ecoute-moi, voyageur.  
Si tes pas

Te portent vers Cypséle et les  
rives de l'Hèbre,

Cherche le vieil Hyllos et dis-lui  
qu'il célèbre

Un long deuil pour le fils qu'il  
ne reverra pas.

Ma chair assassinée a servi de  
repas

Aux loups. Le reste gît en ce  
hallier funèbre.



Et l'Ombre errante aux bords  
que l'Erèbe enténèbre

S'indigne et pleure. Nul n'a  
vengé mon trépas.

Pars donc. Et si jamais, à l'heure  
où le jour tombe,

Tu rencontres au pied d'un  
tertre ou d'une tombe

Une femme au front blanc que  
voile un noir lambeau ;

Approche-toi, ne crains ni la  
nuit ni les charmes ;

C'est ma mère, Etranger, qui sur  
un vain tombeau

Embrasse une urne vide et

l'emplit de ses larmes.



# L'Esclave

Tel, nu, sordide, affreux, nourri  
des plus vils mets,  
Esclave — vois, mon corps en a  
gardé les signes —  
Je suis né libre au fond du golfe  
aux belles lignes  
Où l'Hybla plein de miel mire  
ses bleus sommets.

J'ai quitté l'île heureuse, hélas !  
... Ah ! si jamais  
Vers Syracuse et les abeilles et  
les vignes  
Tu retournes, suivant le vol  
vernal des cygnes,

Cher hôte, informe-toi de celle  
que j'aimais.

Reverrai-je ses yeux de sombre  
violette,

Si purs, sourire au ciel natal qui  
s'y reflète

Sous l'arc victorieux que tend un  
sourcil noir ?

Sois pitoyable ! Pars, va,  
cherche Cléariste

Et dis-lui que je vis encor pour  
la revoir.

Tu la reconnaîtras, car elle est  
toujours triste.



# Le Laboureur

Le semoir, la charrue, un joug,  
des socs luisants,

La herse, l'aiguillon et la faux  
acérée

Qui fauchait en un jour les épis  
d'une airée,

Et la fourche qui tend la gerbe  
aux paysans ;

Ces outils familiers, aujourd'hui  
trop pesants,

Le vieux Parmi les voue à  
l'immortelle Rhée

Par qui le germe éclôt sous la  
terre sacrée.

Pour lui, sa tâche est faite ; il a  
quatre-vingts ans.

Près d'un siècle, au soleil, sans  
en être plus riche,

Il a poussé le coutre au travers  
de la friche ;

Ayant vécu sans joie, il vieillit  
sans remords.

Mais il est las d'avoir tant peiné  
sur la glèbe

Et songe que peut-être il faudra,  
chez les morts,

Labourer des champs d'ombre

arrosés par l'Erèbe.



# A Hermès Criophore

Pour que le compagnon des  
Naiïades se plaise

A rendre la brebis agréable au  
bélier

Et qu'il veuille par lui sans fin  
multiplier

L'errant troupeau qui broute  
aux berges du Galèse ;

Il faut lui faire fête et qu'il se  
sente à l'aise

Sous le toit de roseaux du pâtre  
hospitalier ;



Le sacrifice est doux au Démon  
familier

Sur la table de marbre ou sur un  
bloc de glaise.

Donc, honorons Hermès. Le  
subtil Immortel

Préfère à la splendeur du temple  
et de l'autel

La main pure immolant la  
victime impollue.

Ami, dressons un tertre aux  
bornes de ton pré

Et qu'un vieux bouc, du sang de  
sa gorge velue,

Fasse l'argile noire et le gazon

pourpré.



# La Jeune Morte

Qui que tu sois, Vivant, passe vite parmi

L'herbe du tertre où gît ma cendre inconsolée ;

Ne foule point les fleurs de l'humble mausolée

D'où j'écoute ramper le lierre et la fourmi.

Tu t'arrêtes ? Un chant de colombe a gémi.

Non ! qu'elle ne soit pas sur ma tombe immolée !

Si tu veux m'être cher, donne-lui  
la volée.

La vie est si douce, ah ! laisse-la  
vivre, ami.

Le sais-tu ? sous le myrte  
enguirlandant la porte,

Epouse et vierge, au seuil  
nuptial, je suis morte,

Si proche et déjà loin de celui  
que j'aimais.

Mes yeux se sont fermés à la  
lumière heureuse,

Et maintenant j'habite, hélas ! et  
pour jamais,

L'inexorable Erèbe et la Nuit

Ténébreuse.



# Regilla

Passant, ce marbre couvre Annia  
Regilla

Du sang de Ganymède et  
d'Aphrodite née.

Le noble Hérode aima cette fille  
d'Enée.

Heureuse, jeune et belle, elle est  
morte. Plains-la.

Car l'Ombre dont le corps  
délicieux gît là,

Chez le prince infernal de l'île  
Fortunée

Compte les jours, les mois et la  
si longue année

Depuis que loin des siens la  
Parque l'exila.

Hanté du souvenir de sa forme  
charmante,

L'Epoux désespéré se lamente et  
tourmente

La pourpre sans sommeil du lit  
d'ivoire et d'or.

Il tarde. Il ne vient pas. Et l'âme  
de l'Amante,

Anxieuse, espérant qu'il vienne,  
vole encor

Autour du sceptre noir que lève

Rhadamanthe.





# Le Coureur

Tel que Delphes l'a vu quand,  
Thymos le suivant,  
Il volait par le stade aux  
clameurs de la foule,  
Tel Ladas court encor sur le  
socle qu'il foule  
D'un pied de bronze, svelte et  
plus vif que le vent.

Le bras tendu, l'œil fixe et le  
torse en avant,  
Une sueur d'airain à son front  
perle et coule ;  
On dirait que l'athlète a jailli  
hors du moule,

Tandis que le sculpteur le  
fondait, tout vivant.

Il palpite, il frémit d'espérance  
et de fièvre,  
Son flanc halète, l'air qu'il fend  
manque à sa lèvre  
Et l'effort fait saillir ses muscles  
de métal ;

L'irrésistible élan de la course  
l'entraîne  
Et passant par-dessus son  
propre piédestal,  
Vers la palme et le but il va fuir  
dans l'arène.



# Le Cocher

Etranger, celui qui, debout au  
timon d'or,

Maîtrise d'une main par leur  
quadruple rêne

Ses chevaux noirs et tient de  
l'autre un fouet de frêne,

Guide un quadriges mieux que le  
héros Castor.

Issu d'un père illustre et plus  
illustre encor...

Mais vers la borne rouge où la  
course l'entraîne,

Il part, semant déjà ses rivaux  
sur l'arène,

Le Libyen hardi cher à  
l'Autocrator.

Dans le cirque ébloui, vers le but  
et la palme,

Sept fois, triomphateur  
vertigineux et calme,

Il a tourné. Salut, fils de Calchas  
le Bleu !

Et tu vas voir, si l'œil d'un  
mortel peut suffire

A cette apothéose où fuit un  
char de feu,

La Victoire voler pour rejoindre

Porphyre.



# Sur L'Othrys

L'air fraîchit. Le soleil plonge au  
ciel radieux.

Le bétail ne craint plus le taon  
ni le bupreste.

Aux pentes de l'Othrys l'ombre  
est plus longue. Reste,

Reste avec moi, cher hôte envoyé  
par les Dieux.

Tandis que tu boiras un lait  
fumant, tes yeux

Contempleront du seuil de ma  
cabane agreste,

Des cimes de l'Olympe aux  
neiges du Thymphreste,

La riche Thessalie et les monts  
glorieux.

Vois la mer et l'Eubée et, rouge  
au crépuscule,

Le Callidrome sombre et l'Æta  
dont Hercule

Fit son bûcher suprême et son  
premier autel

Et là-bas, à travers la lumineuse  
gaze,

Le Parnasse où, le soir, las d'un  
vol immortel,

Se pose, et d'où s'envole, à

l'aurore, Pégase !





Partie 2  
ROME ET LES  
BARBARES



# Pour le Vaisseau de Virgile

Que vos astres plus clairs  
gardent mieux du danger,  
Dioscures brillants, divins  
frères d'Hélène,  
Le poète latin qui veut, au ciel  
hellène,  
Voir les Cyclades d'or de l'azur  
émerger.

Que des souffles de l'air, de tous  
le plus léger,  
Que le doux Iapyx, redoublant  
son haleine,

D'une brise embaumée enfle la  
voile pleine  
Et pousse le navire au rivage  
étranger.

A travers l'Archipel où le  
dauphin se joue,  
Guidez heureusement le  
chanteur de Mantoue ;  
Prêtez-lui, fils du Cygne, un  
fraternel rayon.

La moitié de mon âme est dans  
la nef fragile  
Qui, sur la mer sacrée où  
chantait Arion,  
Vers la terre des Dieux porte le  
grand Virgile.



# Villula

Oui, c'est au vieux Gallus  
qu'appartient l'héritage  
Que tu vois au penchant du  
coteau cisalpin ;  
La maison tout entière est à  
l'abri d'un pin  
Et le chaume du toit couvre à  
peine un étage.

Il suffit pour qu'un hôte avec lui  
le partage.  
Il a sa vigne, un four à cuire plus  
d'un pain,  
Et dans son potager foisonne le  
lupin.

C'est peu ? Gallus n'a pas désiré  
davantage.

Son bois donne un fagot ou deux  
tous les hivers,  
Et de l'ombre, l'été, sous les  
feuillages verts ;  
A l'automne on y prend quelque  
grive au passage.

C'est là que, satisfait de son  
destin borné,  
Gallus finit de vivre où jadis il  
est né.  
Va, tu sais à présent que Gallus  
est un sage.



# La Flûte

Voici le soir. Au ciel passe un  
vol de pigeons.

Rien ne vaut pour charmer une  
amoureuse fièvre,

O chevrier, le son d'un pipeau  
sur la lèvre

Qu'accompagne un bruit frais de  
source entre les joncs.

A l'ombre du platane où nous  
nous allongeons

L'herbe est plus molle. Laisse,  
ami, l'errante chèvre,

Sourde aux chevrotements du  
chevreau qu'elle sèvre,

Escalader la roche et brouter les  
bourgeons.

Ma flûte, faite avec sept tiges de  
ciguë

Inégales que joint un peu de  
cire, aiguë

Ou grave, pleure, chante ou  
gémît à mon gré.

Viens. Nous t'enseignerons l'art  
divin du Silène,

Et tes soupirs d'amour, de ce  
tuyau sacré,

S'envoleront parmi



l'harmonieuse haleine.



# A Sextius

Le ciel est clair. La barque a  
glissé sur les sables.

Les vergers sont fleuris. et le  
givre argentin

N'irise plus les prés au soleil du  
matin.

Les bœufs et le bouvier  
désertent les étables.

Tout tenait. Mais la Mort et ses  
funèbres fables

Nous pressent, et, pour toi, seul  
le jour est certain

Où les dés renversés en un libre  
festin

Ne t'assigneront plus la royauté  
des tables.

La vie, ô Sextius, est brève.  
Hâtons-nous

De vivre. Déjà l'âge a rompu nos  
genoux.

Il n'est pas de printemps au  
froid pays des Ombres.

Viens donc. Les bois sont verts,  
et voici la saison

D'immoler à Faunus, en ses  
retraites sombres,

Un bouc noir ou l'agnelle à la

blanche toison.



# HORTORUM DEUS



# I

*Olim truncus eram ficulnus.*

HORACE.

A Paul Arène.

N'approche pas ! Va-t'en ! Passe  
au large, Etranger !

Insidieux pillard, tu voudrais,  
j'imagine,

Dérober les raisins, l'olive ou  
l'aubergine

Que le soleil mûrit à l'ombre du  
verger ?

J'y veille. A coups de serpe,  
autrefois, un berger

M'a taillé dans le tronc d'un dur  
figuier d'Egine ;

Ris du sculpteur, Passant, mais  
songe à l'origine

De Priape, et qu'il peut  
rudement se venger.

Jadis, cher aux marins, sur un  
bec de galère

Je me dressais, vermeil, joyeux  
de la colère

Ecumante ou du rire éblouissant  
des flots ;

A présent, vil gardien de fruits

et de salades,

Contre les maraudeurs je  
défends cet enclos...

Et je ne verrai plus les riantes  
Cyclades.





# II

*Hujus nam domini colunt me*

Deum que salutant.

CATULLE.

Respecte, ô Voyageur, si tu  
crains ma colère,

Cet humble toit de joncs tressés  
et de glaïeul.

Là, parmi ses enfants, vit un  
robuste aïeul ;

C'est le maître du clos et de la  
source claire.

Et c'est lui qui planta droit au  
milieu de l'aire

Mon emblème équarri dans un  
cœur de tilleul :

Il n'a point d'autres Dieux, aussi  
je garde seul

Le verger qu'il cultive et fleurit  
pour me plaire.

Ce sont de pauvres gens,  
rustiques et dévots.

Par eux, la violette et les  
sombres pavots

Ornent ma gaine avec les verts  
épis de l'orge

Et toujours, deux fois l'an,

l'agreste autel a bu,

Sous le couteau sacré du colon  
qui l'égorge,

Le sang d'un jeune bouc  
impudique et barbu



# III

*Ecce villicus*

Venit...

CATULLE.

Holà, maudits enfants ! Gare au piège, à la trappe,

Au chien ! je ne veux plus, moi qui garde ce lieu,

Qu'on vienne, sous couleur d'y quérir un caïeu

D'ail, piller mes fruitiers et grappiller ma grappe.

D'ailleurs, là-bas, du fond des  
chaumes qu'il étrape,

Le colon vous épie, et, s'il vient,  
par mon pieu !

Vos reins sauront alors tout ce  
que pèse un Dieu

De bois dur emmanché d'un bras  
d'homme qui frappe.

Vite, prenez la sente à gauche,  
suivez-la

Jusqu'au bout de la haie où croît  
ce hêtre, et là

Profitez de l'avis qu'on vous  
glisse à l'oreille

Un négligent Priape habite au

clos voisin ;

D'ici, vous pouvez voir les  
piliers de sa treille

Où sous l'ombre du pampre a  
rougi le raisin



# IV

*Mihi corolla picta vere ponitur.*

CATULLE.

Entre donc. Mes piliers sont  
fraîchement crépis,

Et sous ma treille neuve où le  
soleil se glisse

L'ombre est plus douce. L'air  
embaume la mélisse.

Avril jonche la terre en fleur  
d'un frais tapis.

Les saisons tour à tour me  
parent : blonds épis

Raisins mûrs, verte olive ou  
printanier calice

Et le lait du matin caille encor  
sur l'éclisse,

Que la chèvre me tend la  
mamelle et le pis.

Le maître de ce clos m'honore.  
J'en suis digne.

Jamais grive ou larron ne  
marauda sa vigne

Et nul n'est mieux gardé de tout  
le Champ Romain.

Les fils sont beaux, la femme est  
vertueuse, et l'homme,

Chaque soir de marché, fait



tinter dans sa main

Les deniers d'argent clair qu'il  
rapporte de Rome.



# V

*Rigetque dura barba juncta  
crystallo.*

Diversorum Poctarum Lusus.

Quel froid ! le givre brille aux  
derniers pampres verts ;

Je guette le soleil, car je sais  
l'heure exacte

Où l'aurore rougit les neiges du  
Soracte.

Le sort d'un Dieu champêtre est  
dur. L'homme est pervers.

Dans ce clos ruiné, seul, depuis

vingt hivers

Je me morfonds. Ma barbe est  
hirsute et compacte,

Mon vermillon s'écaille et mon  
bois se rétracte

Et se gerce, et j'ai peur d'être  
piqué des vers.

Que ne suis-je un Pénate ou  
même simple Lare

Domestique, repeint, repu,  
toujours hilare,

Gorgé de miel, de fruits ou ceint  
des fleurs d'avril !

Près des aïeux de cire, au fond  
du vestibule,

Je vieillirais et les enfants, au  
jour viril,

A mon col vénéré viendraient  
pendre leur bulle.



# Le Tepidarium

La myrrhe a parfumé leurs  
membres assouplis ;

Elles rêvent, goûtant la tiédeur  
de décembre,

Et le brasier de bronze  
illuminant la chambre

Jette la flamme et l'ombre à  
leurs beaux fronts pâlis.

Aux coussins de byssus, dans la  
pourpre des lits,

Sans bruit, parfois un corps de  
marbre rose ou d'ambre

Ou se soulève à peine ou  
s'allonge ou se cambre

Le lin voluptueux dessine de  
longs plis.

Sentant à sa chair nue errer  
l'ardent effluve,

Une femme d'Asie, au milieu de  
l'étuve,

Tord ses bras énervés en un  
ennui serein ;

Et le pâle troupeau des filles  
d'Ausonie

S'enivre de la riche et sauvage  
harmonie

Des noirs cheveux roulant sur

un torse d'airain.



# Tranquillus

*C. Plinii Secundi Epist. Lib. I, Ep.  
XXIV.*

C'est dans ce doux pays qu'a  
vécu Suétone ;

Et de l'humble villa voisine de  
Tibur,

Parmi la vigne, il reste encore un  
pan de mur,

Un arceau ruiné que le pampre  
festonne.

C'est là qu'il se plaisait à venir,  
chaque automne,



Loin de Rome, aux rayons des  
derniers ciels d'azur,

Vendanger ses ormeaux  
qu'alourdit le cep mûr.

Là sa vie a coulé tranquille et  
monotone.

Au milieu de la paix pastorale,  
c'est là

Que l'ont hanté Néron, Claude,  
Caligula,

Messaline rôdant sous la stole  
pourprée ;

Et que, du fer d'un style à la  
pointe acérée

Egratignant la cire impitoyable,

il a

Décrit les noirs loisirs du  
vieillard de Caprée.



# Lupercus

*M. Val. Martialis Lib. I, Epigr.  
CXVIII.*

Lupercus, du plus loin qu'il me  
voit : – Cher poète,

Ta nouvelle épigramme est du  
meilleur latin ;

Dis, veux-tu, j'enverrai chez toi  
demain matin,

Me prêter les rouleaux de ton  
œuvre complète ?

– Non. Ton esclave boite, il est  
vieux, il halète,

Mes escaliers sont durs et mon  
logis lointain

Ne demeures-tu pas auprès du  
Palatin ?

Atrectus, mon libraire, habite  
l'Argilète.

Sa boutique est au coin du  
Forum. Il y vend

Les volumes des morts et celui  
du vivant,

Virgile et Silius, Pline, Térence  
ou Phèdre ;

Là, sur l'un des rayons, et non  
certe aux derniers,

Poncé, vêtu de pourpre et dans

un nid de cèdre,

Martial est en vente au prix de  
cinq deniers.



# La Trebbia

L'aube d'un jour sinistre a  
blanchi les hauteurs.

Le camp s'éveille. En bas roule  
et gronde le fleuve

Où l'escadron léger des  
Numides s'abreuve.

Partout sonne l'appel clair des  
buccinateurs.

Car malgré Scipion, les augures  
menteurs,

La Trebbia débordée, et qu'il  
vente et qu'il pleuve,

Sempronius Consul, fier de sa gloire neuve,

A fait lever la hache et marcher les licteurs.

Rougissant le ciel noir de flamboîments lugubres,

A l'horizon, brûlaient les villages Insubres ;

On entendait au loin barrir un éléphant.

Et là-bas, sous le pont, adossé contre une arche,

Hannibal écoutait, pensif et triomphant,

Le piétinement sourd des

légions en marche.





# Après Cannes

Un des consuls tué, l'autre fuit  
vers Linterne

Ou Venuse. L'Aufide a débordé,  
trop plein

De morts et d'armes. La foudre  
au Capitolin

Tombe, le bronze sue et le ciel  
rouge est terne.

En vain le Grand Pontife a fait  
un lectisterne

Et consulté deux fois l'oracle  
sibyllin ;

D'un long sanglot l'aïeul, la  
veuve, l'orphelin

Emplissent Rome en deuil que la  
terreur consterne.

Et chaque soir la foule allait aux  
aqueducs,

Plèbe, esclaves, enfants,  
femmes, vieillards caducs

Et tout ce que vomit Subure et  
l'ergastule ;

Tous anxieux de voir surgir, au  
dos vermeil

Des monts Sabins où luit l'œil  
sanglant du soleil,

Le Chef borgne monté sur

# l'éléphant Gétule.



# A un Triomphateur

Fais sculpter sur ton arc,  
Imperator illustre,  
Des files de guerriers barbares,  
de vieux chefs  
Sous le joug, des tronçons  
d'armures et de nefes,  
Et la flotte captive et le rostre et  
l'aplustre.

Quel que tu sois, issu d'Ancus  
ou né d'un rustre,  
Tes noms, famille, honneurs et  
titres, longs ou brefs,  
Grave-les dans la frise et dans  
les bas-reliefs

Profondément, de peur que  
l'avenir te frustre.

Déjà le Temps brandit l'arme  
fatale. As-tu  
L'espoir d'éterniser le bruit de  
ta vertu ?

Un vil lierre suffit à disjoindre  
un trophée ;

Et seul, aux blocs épars des  
marbres triomphaux  
Où ta gloire en ruine est par  
l'herbe étouffée,  
Quelque faucheur Samnite  
ébréchera sa faux.



# ANTOINE ET CLEOPATRE



# Le Cydnus

Sous l'azur triomphal, au soleil  
qui flamboie,  
La trirème d'argent blanchit le  
fleuve noir  
Et son sillage y laisse un parfum  
d'encensoir  
Avec des sons de flûte et des  
frissons de soie.

A la proue éclatante où  
l'épervier s'éploie,  
Hors de son dais royal se  
penchant pour mieux voir,  
Cléopâtre debout en la  
splendeur du soir

Semble un grand oiseau d'or qui  
guette au loin sa proie.

Voici Tarse, où l'attend le  
guerrier désarmé ;  
Et la brune Lagide ouvre dans  
l'air charmé  
Ses bras d'ambre où la pourpre  
a mis des reflets roses.

Et ses yeux n'ont pas vu,  
présage de son sort,  
Auprès d'elle, effeuillant sur  
l'eau sombre des roses,  
Les deux enfants divins, le Désir  
et la Mort.





# Soir de Bataille

Le choc avait été très rude. Les tribuns  
Et les centurions, ralliant les cohortes,  
Humaient encor dans l'air où vibraient leurs voix fortes  
La chaleur du carnage et ses âcres parfums.

D'un œil morne, comptant leurs compagnons défunts,  
Les soldats regardaient, comme des feuilles mortes,  
Au loin, tourbillonner les archers de Phraortes ;

Et la sueur coulait de leurs visages bruns.

C'est alors qu'apparut, tout hérissé de flèches,  
Rouge du flux vermeil de ses blessures fraîches,  
Sous la pourpre flottante et l'airain rutilant,

Au fracas des buccins qui sonnaient leur fanfare,  
Superbe, maîtrisant son cheval qui s'effare,  
Sur le ciel enflammé, l'Imperator sanglant.



# Antoine et Cléopâtre

Tous deux ils regardaient, de la  
haute terrasse,  
L'Egypte s'endormir sous un ciel  
étouffant  
Et le Fleuve, à travers le Delta  
noir qu'il fend,  
Vers Bubaste ou Saïs rouler son  
onde grasse.

Et le Romain sentait sous la  
lourde cuirasse,  
Soldat captif berçant le sommeil  
d'un enfant,  
Ployer et défaillir sur son cœur  
triomphant

Le corps voluptueux que son  
étreinte embrasse.

Tournant sa tête pâle entre ses  
cheveux bruns

Vers celui qu'enivraient  
d'invincibles parfums,

Elle tendit sa bouche et ses  
prunelles claires ;

Et sur elle courbé, l'ardent  
Imperator

Vit dans ses larges yeux étoilés  
de points d'or

Toute une mer immense où  
fuyaient des galères.



# SONNETS EPIGRAPHIQUES



# Le Vœu

ILIXONI

DEO

FAB. FESTA

V. S. L. M.

ISCITTO DEO

HVNNV

VLOHOXIS

FIL.

V. S. L. M.

Jadis l'Ibère noir et le Gall au

poil fauve

Et le Garumne brun peint d'ocre  
et de carmin,

Sur le marbre votif entaillé par  
leur main,

Ont dit l'eau bienfaisante et sa  
vertu qui sauve.

Puis les Imperators, sous le  
Venasque chauve,

Bâtirent la piscine et le therme  
romain,

Et Fabia Festa, par ce même  
chemin,

A cueilli pour les Dieux la  
verveine ou la mauve.

Aujourd'hui, comme aux jours  
d'Iscitt et d'Ilixon,

Les sources m'ont chanté leur  
divine chanson ;

Le soufre fume encore à l'air pur  
des moraines.

C'est pourquoi, dans ces vers,  
accomplissant les vœux,

Tel qu'autrefois Hunnu, fils  
d'Ulohox, je veux

Dresser l'autel barbare aux  
Nymphes Souterraines.





# La Source

NYMPHIS AVG. SACRVM

L'autel gît sous la ronce et  
l'herbe enseveli ;

Et la source sans nom qui goutte  
à goutte tombe

D'un son plaintif emplit la  
solitaire combe.

C'est la Nymphe qui pleure un  
éternel oubli.

L'inutile miroir que ne ride  
aucun pli

A peine est effleuré par un vol

de colombe

Et la lune, parfois, qui du ciel  
noir surplombe,

Seule, y reflète encore un visage  
pâli.

De loin en loin, un pâtre errant  
s'y désaltère.

Il boit, et sur la dalle antique du  
chemin

Verse un peu d'eau resté dans le  
creux de sa main.

Il a fait, malgré lui, le geste  
héréditaire,

Et ses yeux n'ont pas vu sur le  
cippe romain

Le vase libatoire auprès de la  
patère.



# Le Dieu Hêtre

FAGO DEO.

Le Garumne a bâti sa rustique  
maison

Sous un grand hêtre au tronc  
musculeux comme un torse

Dont la sève d'un Dieu gonfle la  
blanche écorce.

La forêt maternelle est tout son  
horizon.

Car l'homme libre y trouve, au  
gré de la saison,

Les faînes, le bois, l'ombre et les

bêtes qu'il force

Avec l'arc ou l'épieu, le filet ou  
l'amorce,

Pour en manger la chair et vêtir  
leur toison.

Longtemps il a vécu riche,  
heureux et sans maître,

Et le soir, lorsqu'il rentre au  
logis, le vieux Hêtre

De ses bras familiers semble lui  
faire accueil ;

Et quand la Mort viendra  
courber sa tête franche,

Ses petits-fils auront pour  
tailler son cercueil

L'incorruptible cœur de la  
maîtresse branche.



# Aux Montagnes Divines

GEMINVS SERVVS

ET PRO SVIS CONSERVIS.

Glaciers bleus, pics de marbre et  
d'ardoise, granits,

Moraines dont le vent, du  
Néthou jusqu'à Bègle,

Arrache, brûle et tord le froment  
et le seigle,

Cols abrupts, lacs, forêts pleines  
d'ombre et de nids !

Antres sourds, noirs vallons que  
les anciens bannis,

Plutôt que de ployer sous la  
servile règle,

Hantèrent avec l'ours, le loup,  
l'isard et l'aigle,

Précipices, torrents, gouffres,  
soyez bénis !

Ayant fui l'ergastule et le dur  
municipe,

L'esclave Geminus a dédié ce  
cippe

Aux Monts, gardiens sacrés de  
l'âpre liberté ;

Et sur ces sommets clairs où le



silence vibre,

Dans l'air inviolable, immense et  
pur, jeté,

Je crois entendre encor le cri  
d'un homme libre !



# L'Exilée

MONTIBVS.

GARRI DEO.

SABINVLA.

V. S. L. M.

Dans ce vallon sauvage où César  
t'exila,

Sur la roche moussue, au chemin  
d'Ardiège,

Penchant ton front qu'argente  
une précoce neige,

Chaque soir, à pas lents, tu

viens t'accouder là.

Tu revois ta jeunesse et ta chère  
villa

Et le Flamme rouge avec son  
blanc cortège ;

Et pour que le regret du sol  
Latin s'allège,

Tu regardes le ciel, triste  
Sabinula.

Vers le Gar éclatant aux sept  
pointes calcaires,

Les aigles attardés qui  
regagnent leurs aires

Emportent en leur vol tes rêves  
familiers ;

Et seule, sans désirs, n'espérant  
rien de l'homme,

Tu dresses des autels aux Monts  
hospitaliers

Dont les Dieux plus prochains te  
consolent de Rome.



Partie 3  
LE MOYEN-AGE  
ET LA  
RENAISSANCE



# Vitrail

Cette verrière a vu dames et  
hauts barons

Etincelants d'azur, d'or, de  
flamme et de nacre,

Incliner, sous la dextre auguste  
qui consacre,

L'orgueil de leurs cimiers et de  
leurs chaperons ;

Lorsqu'ils allaient, au bruit du  
cor ou des clairons,

Ayant le glaive au poing, le  
gerfaut ou le sacre,

Vers la plaine ou le bois,  
Byzance ou Saint-Jean d'Acre,

Partir pour la croisade ou le vol  
des hérons.

Aujourd'hui, les seigneurs  
auprès des châtelaines,  
Avec le lévrier à leurs longues  
poulaines,  
S'allongent aux carreaux de  
marbre blanc et noir ;

Ils gisent là sans voix, sans  
geste et sans ouïe,  
Et de leurs yeux de pierre ils  
regardent sans voir  
La rose du vitrail toujours  
épanouie.



# Epiphanie

Donc Balthazar, Melchior et  
Gaspar, les Rois Mages,  
Chargés de nefs d'argent, de  
vermeil et d'émaux  
Et suivis d'un très long cortège  
de chameaux,  
S'avancent, tels qu'ils sont dans  
les vieilles images.

De l'Orient lointain, ils portent  
leurs hommages  
Aux pieds du fils de Dieu né  
pour guérir les maux  
Que souffrent ici-bas l'homme et  
les animaux ;



Un page noir soutient leurs  
robes à ramages.

Sur le seuil de l'étable où veille  
Saint Joseph,  
Ils ôtent humblement la  
couronne du chef  
Pour saluer l'Enfant qui rit et les  
admire.

C'est ainsi qu'autrefois, sous  
Augustus Cæsar,  
Sont venus, présentant l'or,  
l'encens et la myrrhe,  
Les Rois Mages Gaspar,  
Melchior et Balthazar.



# Le Huchier de Nazareth

Le bon maître huchier, pour  
finir un dressoir,  
Courbé sur l'établi depuis  
l'aurore ahané,  
Maniant tour à tour le rabot, le  
bédané  
Et la râpe grinçante ou le dur  
polissoir.

Aussi, non sans plaisir, a-t-il vu,  
vers le soir,  
S'allonger jusqu'au seuil l'ombre  
du grand platane

Où madame la Vierge et sa mère  
Sainte Anne  
Et Monseigneur Jésus près de  
lui vont s'asseoir.

L'air est brûlant et pas une  
feuille ne bouge ;  
Et saint Joseph, très las, a laissé  
choir la gouge  
En s'essuyant le front au coin du  
tablier ;

Mais l'Apprenti divin qu'une  
gloire enveloppe  
Fait toujours, dans le fond  
obscur de l'atelier,  
Voler des copeaux d'or au fil de  
sa varlope.



# L'Estoc

Au pommeau de l'épée on lit :  
Calixte Pape.

La tiare, les clefs, la barque et le  
tramail

Blasonnent, en reliefs d'un  
sommptueux travail,

Le Bœuf héréditaire armoyé sur  
la chappe.

A la fusée, un Dieu païen, Faune  
ou Priape,

Rit, engaîné d'un lierre à graines  
de corail ;

Et l'éclat du métal s'exalte sous  
l'émail

Si clair, que l'estoc brille encor  
plus qu'il ne frappe.

Maître Antonio Perez de Las  
Cellas forgea  
Ce bâton pastoral pour le  
premier Borja,  
Comme s'il pressentait sa  
fameuse lignée ;

Et ce glaive dit mieux qu'Arioste  
ou Sannazar,  
Par l'acier de sa lame et l'or de  
sa poignée,  
Le pontife Alexandre ou le  
prince César.



# Médaille

Seigneur de Rimini, Vicaire et  
Podestà,

Son profil d'épervier vit,  
s'accuse ou recule

A la lueur d'airain d'un fauve  
crépuscule

Dans l'orbe où Matteo de Pastis  
l'incrusta.

Or, de tous les tyrans qu'un  
peuple détesta,

Nul, comte, marquis, duc, prince  
ou principicule,

Qu'il ait nom Ezzelin, Can,  
Galéas, Hercule,

Ne fut maître si fier que le  
Malatesta.

Celui-ci, le meilleur, ce  
Sigismond Pandolphe,  
Mit à sang la Romagne et la  
Marche et le Golfe,  
Bâtit un temple, fit l'amour et le  
chanta ;

Et leurs femmes aussi sont  
rudes et sévères,  
Car sur le même bronze où  
sourit Isotta,  
L'Eléphant triomphal foule des  
primevères.





# Suivant Pétrarque

Vous sortiez de l'église et, d'un  
geste pieux,  
Vos nobles mains faisaient  
l'aumône au populaire,  
Et sous le porche obscur votre  
beauté si claire  
Aux pauvres éblouis montrait  
tout l'or des cieux.

Et je vous saluai d'un salut  
gracieux,  
Très humble, comme il sied à  
qui ne veut déplaire,  
Quand, tirant votre mante et  
d'un air de colère

Vous détournant de moi, vous  
couvrîtes vos yeux.

Mais Amour qui commande au  
cœur le plus rebelle  
Ne voulut pas souffrir que,  
moins tendre que belle,  
La source de pitié me refusât  
merci ;

Et vous fûtes si lente à ramener  
le voile,  
Que vos cils ombrageux  
palpitèrent ainsi  
Qu'un noir feuillage où filtre un  
long rayon d'étoiles.



# Sur le Livre des Amours de Pierre de Ronsard

Jadis plus d'un amant, aux  
jardins de Bourgueil,  
A gravé plus d'un nom dans  
l'écorce qu'il ouvre,  
Et plus d'un cœur, sous l'or des  
hauts plafonds du Louvre,  
A l'éclair d'un sourire a  
tressailli d'orgueil.

Qu'importe ? Rien n'a dit leur  
ivresse ou leur deuil ;

Ils gisent tout entiers entre  
quatre ais de rouvre  
Et nul n'a disputé, sous l'herbe  
qui les couvre,  
Leur inerte poussière à l'oubli  
du cercueil.

Tout meurt. Marie, Hélène et toi,  
fière Cassandre,  
Vos beaux corps ne seraient  
qu'une insensible cendre,  
— Les roses et les lys n'ont pas  
de lendemain —

Si Ronsard, sur la Seine ou sur  
la blonde Loire,  
N'eût tressé pour vos fronts,  
d'une immortelle main,  
Aux myrtes de l'Amour le laurier

de la gloire.



# La Belle Viole

A Henry Cros

*A vous troupe légère Qui d'aile  
passagère Par le monde volez...  
JOACHIM DU BELLAY.*

*Accoudée au balcon d'où l'on voit le  
chemin Qui va des bords de Loire aux  
rives d'Italie, Sous un pâle rameau  
d'olive son front plie. La violette en  
fleur se fanera demain.*

*La viole que frôle encor sa frêle main  
Charme sa solitude et sa mélancolie,  
Et son rêve s'envole à celui qui*

*l'oublie En foulant la poussière où gît  
l'orgueil Romain.*

*De celle qu'il nommait sa douceur  
Angevine, Sur la corde vibrante erre  
l'âme divine Quand l'angoisse  
d'amour étreint son cœur troublé ;*

*Et sa voix livre aux vents qui  
l'emportent loin d'elle, Et le  
caresseront peut-être, l'infidèle, Cette  
chanson qu'il fit pour un vanneur de  
blé.*



# Epitaphe

*Suivant les vers de Henri III.*

O passant, c'est ici que repose  
Hyacinthe

Qui fut de son vivant seigneur  
de Maugiron ;

Il est mort — Dieu l'absolve et  
l'ait en son giron ! —

Tombé sur le terrain, il gît en  
terre sainte.

Nul, ni même Quélus, n'a mieux,  
de perles ceinte,

Porté la toque à plume ou la  
fraise à godron ;



Aussi vois-tu, sculpté par un  
nouveau Myron,  
Dans ce marbre funèbre un  
morceau de jacinthe.

Après l'avoir baisé, fait tondre,  
et de sa main

Mis au linceul, Henry voulut  
qu'à Saint-Germain

Fût porté ce beau corps, hélas !  
inerte et blême ;

Et jaloux qu'un tel deuil dure  
éternellement,

Il lui fit en l'église ériger cet  
emblème,

Des regrets d'Apollo triste et  
doux monument.



# Vélin doré

Vieux maître relieur, l'or que tu  
ciselas

Au dos du livre et dans  
l'épaisseur de la tranche,  
N'a plus, malgré les fers  
poussés d'une main franche,  
La rutilante ardeur de ses  
premiers éclats.

Les chiffres enlacés que liait  
l'entrelacs

S'effacent chaque jour de la  
peau fine et blanche ;

A peine si mes yeux peuvent  
suivre la branche

De lierre que tu fis serpenter sur  
les plats.

Mais cet ivoire souple et presque  
diaphane,

Marguerite, Marie, ou peut-être  
Diane,

De leurs doigts amoureux l'ont  
jadis caressé ;

Et ce vélin pâli que dora Clovis  
Eve

Evoque, je ne sais par quel  
charme passé,

L'âme de leur parfum et l'ombre  
de leur rêve.



# La Dogaresse

Le palais est de marbre où, le  
long des portiques,

Conversent des seigneurs que  
peignit Titien,

Et les colliers massifs au poids  
du marc ancien

Rehaussent la splendeur des  
rouges dalmatiques.

Ils regardent au fond des  
lagunes antiques,

De leurs yeux où reluit l'orgueil  
patricien,

Sous le pavillon clair du ciel  
vénitien

Etinceler l'azur des mers  
Adriatiques.

Et tandis que l'essaim brillant  
des Cavaliers

Traîne la pourpre et l'or par les  
blancs escaliers

Joyeusement baignés d'une  
lumière bleue,

Indolente et superbe, une Dame,  
à l'écart,

Se tournant à demi dans un flot  
de brocart,

Sourit au négrillon qui lui porte

la queue.



# Sur le Pont-Vieux

*Antonio di Sandro orefice.*

Le vaillant Maître Orfèvre, à  
l'œuvre dès matines,

Faisait, de ses pinceaux d'où  
s'égouttait l'émail,

Sur la paix niellée ou sur l'or du  
fermail

Epanouir la fleur des devises  
latines.

Sur le Pont, au son clair des  
cloches argentines,

La cape coudoyait le froc et le



camail ;

Et le soleil montant en un ciel de vitrail

Mettait un nimbe au front des belles Florentines.

Et prompts au rêve ardent qui les savait charmer,

Les apprentis, pensifs, oubliaient de fermer

Les mains des fiancés au chaton de la bague

Tandis que d'un burin trempé comme un stylet,

Le jeune Cellini, sans rien voir, ciselait

Le combat des Titans au  
pommeau d'une dague.



# Le Vieil Orfèvre

Mieux qu'aucun maître inscrit  
au livre de maîtrise,

Qu'il ait nom Ruyz, Arphé,  
Ximeniz, Becerril,

J'ai serti le rubis, la perle et le  
béryl,

Tordu l'anse d'un vase et  
martelé sa frise.

Dans l'argent, sur l'émail où le  
paillon s'irise,

J'ai peint et j'ai sculpté, mettant  
l'âme en péril,

Au lieu de Christ en croix et du  
Saint sur le gril,

O honte ! Bacchus ivre ou Danaé  
surprise.

J'ai de plus d'un estoc  
damasquiné le fer

Et, pour le vain orgueil de ces  
œuvres d'Enfer,

Aventuré ma part de l'éternelle  
Vie.

Aussi, voyant mon âge incliner  
vers le soir,

Je veux, ainsi que fit Fray Juan  
de Ségovie,

Mourir en ciselant dans l'or un

ostensoir.



# L'Epée

Crois-moi, pieux enfant, suis  
l'antique chemin.

L'épée aux quillons droits d'où  
part la branche torse,

Au poing d'un gentilhomme  
ardent et plein de force

Est un faix plus léger qu'un  
rituel romain.

Prends-la. L'Hercule d'or qui  
tiédit dans ta main,

Aux doigts de tes aïeux ayant  
poli son torse,

Gonfle plus fièrement, sous la  
splendide écorce,

Les beaux muscles de fer de son  
corps surhumain.

Brandis-la ! L'acier souple en  
bouquets d'étincelles

Pétille. Elle est solide, et sa lame  
est de celles

Qui font courir au cœur un  
orgueilleux frisson ;

Car elle porte au creux de sa  
brillante gorge,

Comme une noble Dame un  
joyau, le poinçon

De Julian del Rey, le prince de la

forge.





# A Claudius Popelin

Dans le cadre de plomb des  
fragiles verrières,

Les maîtres d'autrefois ont peint  
de hauts barons

Et, de leurs doigts pieux  
tournant leurs chaperons,

Ployé l'humble genou des  
bourgeois en prières.

D'autres sur le vélin jauni des  
bréviaires

Enluminaient des Saints parmi  
de beaux fleurons,

Ou laissaient rutiler, en traits  
souples et prompts,

Les arabesques d'or au ventre  
des aiguières.

Aujourd'hui Claudius, leur fils  
et leur rival,

Faisant revivre en lui ces  
ouvriers sublimes,

A fixé son génie au solide  
métal ;

C'est pourquoi j'ai voulu, sous  
l'émail de mes rimes,

Faire autour de son front  
glorieux verdoyer,

Pour les âges futurs, l'héroïque

laurier.



# Email

Le four rougit ; la plaque est  
prête. Prends ta lampe.

Modèle le paillon qui s'irise  
ardemment,

Et fixe avec le feu dans le  
sombre pigment

La poudre étincelante où ton  
pinceau se trempe.

Dis, ceindras-tu de myrte ou de  
laurier la tempe

Du penseur, du héros, du prince  
ou de l'amant ?

Par quel Dieu feras-tu, sur un  
noir firmament,

Cabrer l'hydre écaillée ou le  
glauque hippocampe ?

Non. Plutôt, en un orbe éclatant  
de saphir

Inscris un fier profil de  
guerrière d'Ophir.

Thalestris, Bradamante, Aude  
ou Penthésilée.

Et pour que sa beauté soit plus  
terrible encor,

Casque ses blonds cheveux de  
quelque bête ailée

Et fais bomber son sein sous la  
gorgone d'or.



# Rêves d'Email

Ce soir, au réduit sombre où  
pleure l'athanor,  
Le grand feu prisonnier de la  
brique rougie  
Exalte son ardeur et souffle sa  
magie  
Au cuivre que l'émail fait plus  
riche que l'or.

Et sous mes pinceaux naît, vit,  
court et prend l'essor  
Le peuple monstrueux de la  
mythologie,  
Les Centaures, Pan, Sphinx, la  
Chimère, l'Orgie

Et, du sang de Gorgo, Pégase et  
Chrysaor.

Peindrai-je Achille en pleurs  
près de Penthésilée ?

Orphée ouvrant les bras vers  
l'épouse exilée

Sur la porte infernale aux  
infrangibles gonds ?

Hercule terrassant le dogue de  
l'Averne

Ou la vierge qui tord au seuil de  
la caverne

Son corps épouvanté que  
flairent les Dragons ?



# LES CONQUERANTS





# Les Conquérants

Comme un vol de gerfauts hors  
du charnier natal,  
Fatigués de porter leurs misères  
hautaines,  
De Palos de Moguer, routiers et  
capitaines  
Partaient, ivres d'un rêve  
héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux  
métal  
Que Cipango mûrit dans ses  
mines lointaines,  
Et les vents alizés inclinaient  
leurs antennes

Aux bords mystérieux du monde  
Occidental.

Chaque soir, espérant des  
lendemains épiques,  
L'azur phosphorescent de la mer  
des Tropiques  
Enchantait leur sommeil d'un  
mirage doré ;

Ou penchés à l'avant des  
blanches caravelles,  
Ils regardaient monter en un ciel  
ignoré  
Du fond de l'Océan des étoiles  
nouvelles.



# Jouvence

Juan Ponce de Leon, par le  
Diable tenté,  
Déjà très vieux et plein des  
antiques études,  
Voyant l'âge blanchir ses  
cheveux courts et rudes,  
Prit la mer pour chercher la  
Source de Santé.

Sur sa belle Armada, d'un vain  
songe hanté,  
Trois ans il explora les glauques  
solitudes,  
Lorsque enfin, déchirant le  
brouillard des Bermudes,

La Floride apparut sous un ciel  
enchanté.

Et le Conquistador, bénissant sa  
folie,

Vint planter son pennon d'une  
main affaiblie

Dans la terre éclatante où  
s'ouvrait son tombeau.

Vieillard, tu fus heureux, et ta  
fortune est telle

Que la Mort, malgré toi, fit ton  
rêve plus beau ;

La Gloire t'a donné la Jeunesse  
immortelle.



# Le Tombeau du Conquérant

A l'ombre de la voûte en fleur  
des catalpas

Et des tulipiers noirs qu'étoile  
un blanc pétale,

Il ne repose point dans la terre  
fatale ;

La Floride conquise a manqué  
sous ses pas.

Un vil tombeau messied à de  
pareils trépas.

Linceul du Conquérant de l'Inde  
Occidentale,

Tout le Meschacébé par-dessus  
lui s'étale.

Le Peau Rouge et l'ours gris ne  
le troubleront pas.

Il dort au lit profond creusé par  
les eaux vierges.

Qu'importe un monument  
funéraire, des cierges,  
Le psaume et la chapelle ardente  
et l'ex-voto ?

Puisque le vent du Nord, parmi  
les cyprières,  
Pleure et chante à jamais  
d'éternelles prières  
Sur le Grand Fleuve où gît  
Hernando de Soto.



# Carolo Quinto imperante

Celui-là peut compter parmi les  
grands défunts,

Car son bras a guidé la première  
carène

A travers l'archipel des Jardins  
de la Reine

Où la brise éternelle est faite de  
parfums.

Plus que les ans, la houle et ses  
âcres embruns,



Les calmes de la mer embrasée  
et sereine

Et l'amour et l'effroi de l'antique  
sirène

Ont fait sa barbe blanche et  
blancs ses cheveux bruns

Castille a triomphé par cet  
homme, et ses flottes

Ont sous lui complété l'empire  
sans pareil

Pour lequel ne pouvait se  
coucher le soleil ;

C'est Bartolomé Ruiz, prince des  
vieux pilotes,

Qui, sur l'écu royal qu'elle

enrichit encor,

Porte une ancre de sable à la  
gumène d'or.



# L'Ancêtre

*A Claudius Popelin.*

La gloire a sillonné de ses  
illustres rides

Le visage hardi de ce grand  
Cavalier

Qui porte sur son front que nul  
n'a fait plier

Le hâle de la guerre et des  
soleils torrides.

En tous lieux, Côte-Ferme, îles,  
sierras arides,

Il a planté la croix, et, depuis

l'escalier

Des Andes, promené son pennon  
familier

Jusqu'au golfe orageux qui  
blanchit les Florides.

Pour ses derniers neveux,  
Claudius, tes pinceaux,

Sous l'armure de bronze aux  
splendides rinceaux,

Font revivre l'aïeul fier et  
mélancolique ;

Et ses yeux assombris semblent  
chercher encor

Dans le ciel de l'émail ardent et  
métallique

# Les éblouissements de la Castille d'Or.



# A un Fondateur de Ville

Las de poursuivre en vain  
l'Ophir insaisissable,  
Tu fondas, en un pli de ce golfe  
enchanté  
Où l'étendard royal par tes  
mains fut planté,  
Une Carthage neuve au pays de  
la Fable.

Tu voulais que ton nom ne fût  
point périssable,  
Et tu crus l'avoir bien pour  
toujours cimenté

A ce mortier sanglant dont tu fis  
ta cité ;  
Mais ton espoir, soldat, fut bâti  
sur le sable.

Carthagène étouffant sous le  
torride azur,  
Avec ses noirs palais voit  
s'écrouler ton mur  
Dans l'Océan fiévreux qui  
dévore sa grève ;

Et seule, à ton cimier brille, ô  
Conquistador,  
Héraldique témoin des  
splendeurs de ton rêve,  
Une ville d'argent qu'ombrage  
un palmier d'or.





# Au Même

Qu'ils aient vaincu l'Inca,  
l'Aztèque, les Hiaquis,  
Les Andes, la forêt, les pampas  
ou le fleuve,  
Les autres n'ont laissé pour  
vestige et pour preuve  
Qu'un nom, un titre vain de  
comte ou de marquis.

Toi, tu fondas, orgueil du sang  
dont je naquis,  
Dans la mer caraïbe une  
Carthage neuve,  
Et du Magdalena jusqu'au  
Darien qu'abreuve

L'Atrato, le sol rouge à la croix  
fut conquis.

Assise sur ton île où l'Océan  
déferle,

Malgré les siècles, l'homme et la  
foudre et les vents,

Ta cité dresse au ciel ses forts et  
ses couvents ;

Aussi tes derniers fils, sans  
trèfle, ache ni perle,

Timbrent-ils leur écu d'un  
palmier ombrageant

De son panache d'or une Ville  
d'argent.



# A une Ville morte

*Cartagena de Indias*

1532 – 1583 – 1697.

Morne Ville, jadis reine des  
Océans !

Aujourd'hui le requin poursuit  
en paix les scombres

Et le nuage errant allonge seul  
des ombres

Sur ta rade où roulaient les  
galions géants.

Depuis Drake et l'assaut des  
Anglais mécréants,

Tes murs désemparés croulent

en noirs décombres

Et, comme un glorieux collier de  
perles sombres,

Des boulets de Pointis montrent  
les trous béants.

Entre le ciel qui brûle et la mer  
qui moutonne,

Au somnolent soleil d'un midi  
monotone,

Tu songes, ô Guerrière, aux  
vieux Conquistadors ;

Et dans l'énervement des nuits  
chaudes et calmes,

Berçant ta gloire éteinte, ô Cité,  
tu t'endors

Sous les palmiers, au long  
frémissement des palmes.



Partie 4  
L'ORIENT ET LES  
TROPIQUES



# LA VISION DE KHEM



# I

Midi. L'air brûle, et sous la  
terrible lumière

Le vieux fleuve alanguï roule des  
flots de plomb

Du zénith aveuglant le jour  
tombe d'aplomb,

Et l'implacable Phré couvre  
l'Egypte entière.

Les grands sphinx qui jamais  
n'ont baissé la paupière,

Allongés sur leur flanc que  
baigne un sable blond,



Poursuivent d'un regard  
mystérieux et long

L'élan démesuré des aiguilles de  
pierre.

Seul, tachant d'un point noir le  
ciel blanc et serein,

Au loin, tourne sans fin le vol  
des gypaètes ;

La flamme immense endort les  
hommes et les bêtes.

Le sol ardent pétille, et l'Anubis  
d'airain

Immobile au milieu de cette  
chaude joie

Silencieusement vers le soleil

aboie.



# II

La lune sur le Nil, splendide et  
ronde, luit.

Et voici que s'émeut la  
nécropole antique

Où chaque roi, gardant la pose  
hiératique,

Gît sous la bandelette et le  
funèbre enduit.

Tel qu'aux jours de Rhamsès,  
innombrable et sans bruit,

Tout un peuple formant le  
cortège mystique,

Multitude qu'absorbe un calme  
granitique,

S'ordonne et se déploie et  
marche dans la nuit.

Se détachant des murs brodés  
d'hiéroglyphes,

Ils suivent la Bari que portent  
les pontifes

D'Ammon-Ra, le grand Dieu  
conducteur du soleil ;

Et les sphinx, les béliers ceints  
du disque vermeil,

Eblouis, d'un seul coup se  
dressant sur leurs griffes,

S'éveillent en sursaut de

l'éternel sommeil.



# III

Et la foule grandit plus  
innombrable encor.

Et le sombre hypogée où  
s'alignent les couches

Est vide. Du milieu déserté des  
cartouches,

Les éperviers sacrés ont repris  
leur essor.

Bêtes, peuples et rois, ils vont.  
L'uræus d'or

S'enroule, étincelant, autour des  
fronts farouches ;

Mais le bitume épais scelle les  
maigres bouches.

En tête, les grands dieux : Hor,  
Khnoum, Ptah, Neith, Hathor.

Puis tous ceux que conduit Toth  
Ibiocéphale,

Vêtus de la schenti, coiffés du  
pschent, ornés

Du lotus bleu. La pompe errante  
et triomphale

Ondule dans l'horreur des  
temples ruinés,

Et la lune, éclatant au pavé froid  
des salles,

Prolonge étrangement des

ombres colossales.





# Le Prisonnier

A Gêrôme.

Là-bas, les muezzins ont cessé  
leurs clameurs.

Le ciel vert, au couchant, de  
pourpre et d'or se frange ;

Le crocodile plonge et cherche  
un lit de fange,

Et le grand fleuve endort ses  
dernières rumeurs.

Assis, jambes en croix, comme il  
sied aux fumeurs,

Le Chef rêvait, bercé par le  
haschisch étrange,

Tandis qu'avec effort faisant  
mouvoir la cange,  
Deux nègres se courbaient, nus,  
au banc des rameurs.

A l'arrière, joyeux et l'insulte à  
la bouche,  
Grattant l'aigre guzla qui  
rythme un air farouche,  
Se penchait un Arnaute à l'œil  
féroce et vil ;

Car lié sur la barque et saignant  
sous l'entrave,  
Un vieux Scheikh regardait d'un  
air stupide et grave  
Les minarets pointus qui  
tremblaient dans le Nil.



# Le Samourai

D'un doigt distrait frôlant la  
sonore biva,  
A travers les bambous tressés  
en fine latte,  
Elle a vu, par la plage  
éblouissante et plate,  
S'avancer le vainqueur que son  
amour rêva.

C'est lui. Sabres au flanc,  
l'éventail haut, il va.  
La cordelière rouge et le gland  
écarlate  
Coupent l'armure sombre, et,  
sur l'épaule, éclate

Le blason de Hizen ou de  
Tokungawa.

Ce beau guerrier vêtu de lames  
et de plaques,  
Sous le bronze, la soie et les  
brillantes laques,  
Semble un crustacé noir,  
gigantesque et vermeil.

Il l'a vue. Il sourit dans la barbe  
du masque,  
Et son pas plus hâtif fait reluire  
au soleil  
Les deux antennes d'or qui  
tremblent à son casque.



# Le Daïmio

Sous le noir fouet de guerre à  
quadruple pompon,  
L'étalon belliqueux en  
hennissant se cabre  
Et fait bruire, avec des cliquetis  
de sabre,  
La cuirasse de bronze aux lames  
du jupon.

Le Chef vêtu d'airain, de laque  
et de crépon,  
Otant le masque à poils de son  
visage glabre,  
Regarde le volcan sur un ciel de  
cinabre

Dresser la neige où rit l'aurore  
du Nippon.

Mais il a vu, vers l'Est  
éclaboussé d'or, l'astre,  
Glorieux d'éclairer ce matin de  
désastre,  
Poindre, orbe éblouissant, au-  
dessus de la mer ;

Et, pour couvrir ses yeux dont  
pas un cil ne bouge,  
Il ouvre d'un seul coup son  
éventail de fer  
Où dans le satin blanc se lève un  
Soleil rouge.



# Fleurs de Feu

Bien des siècles depuis les  
siècles du Chaos,  
La flamme par torrents jaillit de  
ce cratère,  
Et le panache igné du volcan  
solitaire  
Flamba plus haut encor que les  
Chimborazos.

Nul bruit n'éveille plus la cime  
sans échos.  
Où la cendre pleuvait l'oiseau se  
désaltère ;  
Le sol est immobile et le sang de  
la Terre,



La lave, en se figeant, lui laissa  
le repos.

Pourtant, suprême effort de  
l'antique incendie,  
A l'orle de la gueule à jamais  
refroidie,  
Eclatant à travers les rocs  
pulvérisés,

Comme un coup de tonnerre au  
milieu du silence,  
Dans le poudroîment d'or du  
pollen qu'elle lance  
S'épanouit la fleur des cactus  
embrasés.



# Fleur séculaire

Sur le roc calciné de la dernière  
rampe

Où le flux volcanique autrefois  
s'est tari,

La graine que le vent au haut  
Gualatieri

Sema, germe, s'accroche et, frêle  
plante, rampe.

Elle grandit. En l'ombre où sa  
racine trempe,

Son tronc, buvant la flamme  
obscur, s'est nourri ;

Et les soleils d'un siècle ont  
longuement mûri

Le bouton colossal qui fait  
ployer sa hampe.

Enfin, dans l'air brûlant et qu'il  
embrase encor,

Sous le pistil géant qu'il s'érige,  
il éclate,

Et l'étamine lance au loin le  
pollen d'or ;

Et le grand aloès à la fleur  
écarlate,

Pour l'hymen ignoré qu'a rêvé  
son amour,

Ayant vécu cent ans, n'a fleuri  
qu'un seul jour.



# Le Récif de Corail

Le soleil sous la mer,  
mystérieuse aurore,  
Eclaire la forêt des coraux  
abyssins  
Qui mêle, aux profondeurs de  
ses tièdes bassins,  
La bête épanouie et la vivante  
flore.

Et tout ce que le sel ou l'iode  
colore,  
Mousse, algue chevelue,  
anémones, oursins,  
Couvre de pourpre sombre, en  
sommptueux dessins,

Le fond vermiculé du pâle  
madrépore.

De sa splendide écaille éteignant  
les émaux,

Un grand poisson navigue à  
travers les rameaux ;

Dans l'ombre transparente  
indolemment il rôde ;

Et, brusquement, d'un coup de  
sa nageoire en feu

Il fait, par le cristal morne,  
immobile et bleu,

Courir un frisson d'or, de nacre  
et d'émeraude.



Partie 5  
LA NATURE ET  
LE REVE



# Médaille antique

L'Etna mûrit toujours la  
pourpre et l'or du vin  
Dont l'Erigone antique enivra  
Théocrite ;  
Mais celles dont la grâce en ses  
vers fut écrite,  
Le poète aujourd'hui les  
chercherait en vain.

Perdant la pureté de son profil  
divin,  
Tour à tour Aréthuse esclave et  
favorite  
A mêlé dans sa veine où le sang  
grec s'irrite

La fureur sarrasine à l'orgueil  
angevin.

Le temps passe. Tout meurt. Le  
marbre même s'use.

Agrigente n'est plus qu'une  
ombre, et Syracuse  
Dort sous le bleu linceul de son  
ciel indulgent ;

Et seul le dur métal que l'amour  
fit docile

Garde encore en sa fleur, aux  
médailles d'argent,  
L'immortelle beauté des vierges  
de Sicile.





# Les Funérailles

Vers la Phocide illustre, aux  
temples que domine

La rocheuse Pytho toujours  
ceinte d'éclairs,

Quand les guerriers anciens  
descendaient aux enfers,

La Grèce accompagnait leur  
image divine.

Et leurs Ombres, tandis que la  
nuit illumine

L'Archipel radieux et les golfes  
déserts,

Écoutaient, du sommet des  
promontoires clairs,

Chanter sur leurs tombeaux la  
mer de Salamine.

Et moi je m'éteindrai, vieillard,  
en un long deuil ;

Mon corps sera cloué dans un  
étroit cercueil

Et l'on paîra la terre et le prêtre  
et les cierges.

Et pourtant j'ai rêvé ce destin  
glorieux

De tomber au soleil ainsi que les  
aïeux,

Jeune encore et pleuré des héros

et des vierges.



# Vendange

Les vendangeurs lassés ayant  
rompu leurs lignes,

Des voix claires sonnaient à l'air  
vibrant du soir

Et les femmes, en chœur,  
marchant vers le pressoir,

Mêlaient à leurs chansons des  
appels et des signes.

C'est par un ciel pareil, tout  
blanc du vol des cygnes,

Que, dans Naxos fumant comme  
un rouge encensoir,

La Bacchanale vit la Crétoise  
s'asseoir

Auprès du beau Dompteur ivre  
du sang des vignes.

Aujourd'hui, brandissant le  
thyrses radieux,

Dionysos vainqueur des bêtes et  
des Dieux

D'un joug enguirlandé n'étreint  
plus les panthères ;

Mais, fille du soleil, l'Automne  
enlace encor

Du pampre ensanglanté des  
antiques mystères

La noire chevelure et la crinière

d'or.



# La Sieste

Pas un seul bruit d'insecte ou  
d'abeille en maraude,

Tout dort sous les grands bois  
accablés de soleil

Où le feuillage épais tamise un  
jour pareil

Au velours sombre et doux des  
mousses d'émeraude.

Criblant le dôme obscur, Midi  
splendide y rôde

Et, sur mes cils mi-clos alanguis  
de sommeil,

De mille éclairs furtifs forme un  
réseau vermeil

Qui s'allonge et se croise à  
travers l'ombre chaude.

Vers la gaze de feu que trament  
les rayons

Vole le frêle essaim des riches  
papillons

Qu'enivrent la lumière et le  
parfum des sèves ;

Alors mes doigts tremblants  
saisissent chaque fil,

Et dans les mailles d'or de ce  
filet subtil,

Chasseur harmonieux,



j'emprisonne mes rêves.



# LA MER DE BRETAGNE



# Un Peintre

A Emmanuel Lansyer.

Il a compris la race antique aux  
yeux pensifs

Qui foule le sol dur de la terre  
bretonne,

La lande rase, rose et grise et  
monotone

Où croulent les manoirs sous le  
lierre et les ifs.

Des hauts talus plantés de  
hêtres convulsifs,

Il a vu, par les soirs tempétueux  
d'automne,

Sombrier le soleil rouge en la  
mer qui moutonne ;  
Sa lèvre s'est salée à l'embrun  
des récifs.

Il a peint l'Océan splendide,  
immense et triste,  
Où le nuage laisse un reflet  
d'améthyste,  
L'émeraude écumante et le  
calme saphir ;

Et fixant l'eau, l'air, l'ombre et  
l'heure insaisissables,  
Sur une toile étroite il a fait  
réfléchir  
Le ciel occidental dans le miroir  
des sables.



# Bretagne

Pour que le sang joyeux dompte  
l'esprit morose,

Il faut, tout parfumé du sel des  
goëmons,

Que le souffle atlantique  
emplisse tes poumons ;

Arvor t'offre ses caps que la mer  
blanche arrose.

L'ajonc fleurit et la bruyère est  
déjà rose.

La terre des vieux clans, des  
nains et des démons,

Ami, te garde encor, sur le granit  
des monts,

L'homme immobile auprès de  
l'immuable chose.

Viens. Partout tu verras, par les  
landes d'Arèz,

Monter vers le ciel morne,  
infrangible cyprès,

Le menhir sous lequel gît la  
cendre du Brave ;

Et l'Océan, qui roule en un lit  
d'algues d'or

Is la voluptueuse et la grande  
Occismor,

Bercera ton cœur triste à son

murmure grave.





# Floridum Mare

La moisson débordant le  
plateau diapré

Roule, ondule et déferle au vent  
frais qui la berce ;

Et le profil, au ciel lointain, de  
quelque herse

Semble un bateau qui tangué et  
lève un noir beaupré.

Et sous mes pieds, la mer,  
jusqu'au couchant pourpré,

Céruleenne ou rose ou violette  
ou perse

Ou blanche de moutons que le  
reflux disperse,

Verdoie à l'infini comme un  
immense pré.

Aussi les goëlands qui suivent la  
marée,

Vers les blés mûrs que gonfle  
une houle dorée,

Avec des cris joyeux, volaient en  
tourbillons ;

Tandis que, de la terre, une brise  
emmiellée

Eparpillait au gré de leur ivresse  
ailée

Sur l'Océan fleuri des vols de

papillons.



# Soleil couchant

Les ajoncs éclatants, parure du  
granit,  
Dorent l'âpre sommet que le  
couchant allume ;  
Au loin, brillante encor par sa  
barre d'écume,  
La mer sans fin commence où la  
terre finit.

A mes pieds, c'est la nuit, le  
silence. Le nid  
Se tait, l'homme est rentré sous  
le chaume qui fume ;  
Seul, l'Angélus du soir, ébranlé  
dans la brume,

A la vaste rumeur de l'Océan  
s'unit.

Alors, comme du fond d'un  
abîme, des traînes,  
Des landes, des ravins, montent  
des voix lointaines  
De pâtres attardés ramenant le  
bétail.

L'horizon tout entier  
s'enveloppe dans l'ombre,  
Et le soleil mourant, sur un ciel  
riche et sombre,  
Ferme les branches d'or de son  
rouge éventail.



# Maris Stella

Sous les coiffes de lin, toutes,  
croisant leurs bras

Vêtus de laine rude ou de mince  
percale,

Les femmes, à genoux sur le roc  
de la cale,

Regardent l'Océan blanchir l'île  
de Batz.

Les hommes, pères, fils, maris,  
amants, là-bas,

Avec ceux de Paimpol,  
d'Audierne et de Cancale,

Vers le Nord, sont partis pour la  
lointaine escale.

Que de hardis pêcheurs qui ne  
reviendront pas !

Par-dessus la rumeur de la mer  
et des côtes

Le chant plaintif s'élève,  
invoquant à voix hautes

L'Etoile sainte, espoir des  
marins en péril ;

Et l'Angélus, courbant tous ces  
fronts noirs de hâle,

Des clochers de Roscoff à ceux  
de Sybiril

S'envole, tinte et meurt dans le

ciel rose et pâle.





# Le Bain

L'homme et la bête, tels que le  
beau monstre antique

Sont entrés dans la mer, et nus,  
libres, sans frein,

Parmi la brume d'or de l'âtre  
pulvérin,

Sur le ciel embrasé font un  
groupe athlétique.

Et l'étalon sauvage et le  
dompteur rustique,

Humant à pleins poumons  
l'odeur du sel marin,

Se plaisent à laisser sur la chair  
et le crin

Frémir le flot glacé de la rude  
Atlantique.

La houle s'enfle, court, se dresse  
comme un mur

Et déferle. Lui crie. Il hennit, et  
sa queue

En jets éblouissants fait rejaillir  
l'eau bleue ;

Et, les cheveux épars, s'effarant  
dans l'azur,

Ils opposent, cabrés, leur  
poitrail noir qui fume,

Au fouet échevelé de la fumante

écume.



# Blason céleste

J'ai vu parfois, ayant tout l'azur  
pour émail,  
Les nuages d'argent et de  
pourpre et de cuivre,  
A l'Occident où l'œil s'éblouit à  
les suivre,  
Peindre d'un grand blason le  
céleste vitrail.

Pour cimier, pour supports,  
l'héraldique bétail,  
Licorne, léopard, alérion ou  
guivre,  
Monstres, géants captifs qu'un  
coup de vent délivre,

Exhaussent leur stature et  
cabrent leur poitrail.

Certe, aux champs de l'espace,  
en ces combats étranges  
Que les noirs Séraphins  
livrèrent aux Archanges,  
Cet écu fut gagné par un Baron  
du ciel ;

Comme ceux qui jadis prirent  
Constantinople,  
Il porte, en bon croisé, qu'il soit  
George ou Michel,  
Le soleil, besant d'or, sur la mer  
de sinople.



# Armor

Pour me conduire au Raz, j'avais  
pris à Trogor

Un berger chevelu comme un  
ancien Evhage ;

Et nous foulions, humant son  
arôme sauvage,

L'âpre terre kymrique où croît le  
genêt d'or.

Le couchant rougissait et nous  
marchions encor,

Lorsque le souffle amer me  
fouetta le visage ;

Et l'homme, par-delà le morne  
paysage

Etendant un long bras, me dit :  
Senèz Ar-Mor !

Et je vis, me dressant sur la  
bruyère rose,

L'Océan qui, splendide et  
monstrueux, arrose

Du sel vert de ses eaux les caps  
de granit noir ;

Et mon cœur savoura, devant  
l'horizon vide

Que reculait vers l'Ouest  
l'ombre immense du soir

L'ivresse de l'espace et du vent

intrépide.





# Mer montante

Le soleil semble un phare à feux  
fixes et blancs.

Du Raz jusqu'à Penmarc'h la  
côte entière fume,

Et seuls, contre le vent qui  
rebrousse leur plume,

A travers la tempête errent les  
goëlands.

L'une après l'autre, avec de  
furieux élans,

Les lames glauques sous leur  
crinière d'écume,

Dans un tonnerre sourd  
s'éparpillant en brume,

Empanachent au loin les récifs  
ruisselants.

Et j'ai laissé courir le flot de ma  
pensée,

Rêves, espoirs, regrets de force  
dépensée,

Sans qu'il en reste rien qu'un  
souvenir amer.

L'Océan m'a parlé d'une voix  
fraternelle,

Car la même clameur que pousse  
encor la mer

Monte de l'homme aux Dieux,

vainement éternelle.



# Brise Marine

L'hiver a défleuri la lande et le  
courtil.

Tout est mort. Sur la roche  
uniformément grise

Où la lame sans fin de  
l'Atlantique brise,

Le pétale fané pend au dernier  
pistil.

Et pourtant je ne sais quel  
arôme subtil

Exhalé de la mer jusqu'à moi par  
la brise,

D'un effluve si tiède emplit mon  
cœur qu'il grise ;

Ce souffle étrangement parfumé,  
d'où vient-il ?

Ah ! Je le reconnais. C'est de  
trois mille lieues  
Qu'il vient, de l'Ouest, là-bas où  
les Antilles bleues  
Se pâment sous l'ardeur de  
l'astre occidental ;

Et j'ai, de ce récif battu du flot  
kymrique,  
Respiré dans le vent  
qu'embauma l'air natal  
La fleur jadis éclosée au jardin  
d'Amérique.



# La Conque

Par quels froids Océans, depuis  
combien d'hivers,

— Qui le saura jamais, Conque  
frêle et nacrée ! —

La houle sous-marine et les raz  
de marée

T'ont-ils roulée au creux de  
leurs abîmes verts ?

Aujourd'hui, sous le ciel, loin  
des reflux amers,

Tu t'es fait un doux lit de l'arène  
dorée.

Mais ton espoir et vain. Longue  
et désespérée,

En toi gémit toujours la grande  
voix des mers.

Mon âme est devenue une prison  
sonore :

Et comme en tes replis pleure et  
souponne encore

La plainte du refrain de  
l'ancienne clameur ;

Ainsi du plus profond de ce  
cœur trop plein d'Elle,

Sourde, lente, insensible et  
pourtant éternelle,

Gronde en moi l'orageuse et  
lointaine rumeur.



# Le Lit

Qu'il soit encourtiné de brocart  
ou de serge,

Triste comme une tombe ou  
joyeux comme un nid,

C'est là que l'homme naît, se  
repose et s'unit,

Enfant, époux, vieillard, aïeule,  
femme ou vierge.

Funèbre ou nuptial, que l'eau  
sainte l'asperge,

Sous le noir crucifix ou le  
rameau bénit,



C'est là que tout commence et là  
que tout finit,

De la première aurore au feu du  
dernier cierge.

Humble, rustique et clos, ou fier  
du pavillon,

Triomphalement peint d'or et de  
vermillon,

Qu'il soit de chêne brut, de  
cyprès ou d'érable,

Heureux qui peut dormir sans  
peur et sans remords

Dans le lit paternel, massif et  
vénérable,

Où tous les siens sont nés aussi

bien qu'ils sont morts.



# La Mort de l'Aigle

Quand l'aigle a dépassé les  
neiges éternelles,  
A ses larges poumons il veut  
chercher plus d'air  
Et le soleil plus proche en un  
azur plus clair  
Pour échauffer l'éclat de ses  
mornes prunelles.

Il s'enlève. Il aspire un torrent  
d'étincelles.

Toujours plus haut, enflant son  
vol tranquille et fier,  
Il plane sur l'orage et monte vers  
l'éclair

Mais la foudre d'un coup a  
rompu ses deux ailes.

Avec un cri sinistre, il tournoie,  
emporté

Par la trombe, et, crispé, buvant  
d'un trait sublime

La flamme éparse, il plonge au  
fulgurant abîme.

Heureux qui pour la Gloire ou  
pour la Liberté,

Dans l'orgueil de la force et  
l'ivresse du rêve,

Meurt ainsi d'une mort  
éblouissante et brève !



# Plus Ultra

L'homme a conquis la terre  
ardente des lions

Et celle des venins et celle des  
reptiles,

Et troublé l'Océan où cinglent  
les nautilus

Du sillage doré des anciens  
galions.

Mais plus loin que la neige et  
que les tourbillons

Du Ström et que l'horreur des  
Spitzbergs infertiles,

Le Pôle bat d'un flot tiède et  
libre des îles

Où nul marin n'a pu hisser ses  
pavillons.

Partons ! je briserai  
l'infranchissable glace,

Car dans mon corps hardi je  
porte une âme lasse

Du facile renom des  
conquérants de l'or.

J'irai. Je veux monter au dernier  
promontoire,

Et qu'une mer, pour tous  
silencieuse encor,

Caresse mon orgueil d'un

murmure de gloire.



# La Vie des Morts

Au poète Armand Silvestre.

Lorsque la sombre croix sur  
nous sera plantée,

La terre nous ayant tous deux  
ensevelis,

Ton corps reflleurira dans la  
neige des lys

Et de ma chair naîtra la rose  
ensanglantée.

Et la divine Mort que tes vers  
ont chantée,

En son vol noir chargé de



silence et d'oublis,

Nous fera par le ciel, bercés d'un  
lent roulis,

Vers des astres nouveaux une  
route enchantée.

Et montant au soleil, en son  
vivant foyer

Nos deux esprits iront se fondre  
et se noyer

Dans la félicité des flammes  
éternelles ;

Cependant que sacrant le poète  
et l'ami,

La Gloire nous fera vivre à  
jamais parmi

Les Ombres que la Lyre a faites  
fraternelles.



# Au Tragédien E. Rossi

APRES UNE RECITATION DE  
DANTE

O Rossi, je t'ai vu, traînant le  
manteau noir,

Briser le faible cœur de la triste  
Ophélie,

Et, tigre exaspéré d'amour et de  
folie,

Etrangler tes sanglots dans le  
fatal mouchoir.

J'ai vu Lear et Macbeth, et  
pleuré de te voir

Baiser, suprême amant de  
l'antique Italie,

Au tombeau nuptial Juliette  
pâlie.

Pourtant tu fus plus grand et  
plus terrible, un soir.

Car j'ai goûté l'horreur et le  
plaisir sublimes,

Pour la première fois,  
d'entendre les trois rimes

Sonner par ta voix d'or leur  
fanfare de fer ;

Et, rouge du reflet de l'inférieure  
flamme,

J'ai vu – j'en ai frémi jusques au

fond de l'âme ! –

Alighieri vivant dire un chant de  
l'Enfer.



# Michel-Ange

Certe, il était hanté d'un  
tragique tourment,  
Alors qu'à la Sixtine et loin de  
Rome en fêtes,  
Solitaire, il peignait Sibylles et  
Prophètes  
Et, sur le sombre mur, le dernier  
Jugement.

Il écoutait en lui pleurer  
obstinément,  
Titan que son désir enchaîne  
aux plus hauts faîtes,  
La Patrie et l'Amour, la Gloire et  
leurs défaites ;

Il songeait que tout meurt et que  
le rêve ment.

Aussi ces lourds Géants, las de  
leur force exsangue,  
Ces Esclaves qu'étreint une  
infrangible gangue,  
Comme il les a tordus d'une  
étrange façon ;

Et dans les marbres froids où  
bout son âme altière,  
Comme il a fait courir avec un  
grand frisson  
La colère d'un Dieu vaincu par  
la Matière !



# Sur un Marbre brisé

La mousse fut pieuse en fermant  
ses yeux mornes ;

Car, dans ce bois inculte, il  
chercherait en vain

La Vierge qui versait le lait pur  
et le vin

Sur la terre au beau nom dont il  
marqua les bornes.

Aujourd'hui le houblon, le lierre  
et les viornes

Qui s'enroulent autour de ce  
débris divin,

Ignorant s'il fut Pan, Faune,  
Hermès ou Silvain,



A son front mutilé tordent leurs  
vertes cornes.

Vois. L'oblique rayon, le  
caressant encor,  
Dans sa face camuse a mis deux  
orbes d'or ;  
La vigne folle y rit comme une  
lèvre rouge ;

Et, prestige mobile, un murmure  
du vent,  
Les feuilles, l'ombre errante et le  
soleil qui bouge,  
De ce marbre en ruine ont fait  
un Dieu vivant.



# Partie 6

# ROMANCERO



# LE SERREMENT DE MAINS

Songeant à sa maison, grande  
parmi les grandes,  
Plus grande qu'Iñigo lui-même  
et qu'Abarca,  
Le vieux Diego Laynez ne goûte  
plus aux viandes.

Il ne dort plus, depuis qu'un  
sang honteux marqua  
La joue encore chaude où l'a  
frappé le Comte,  
Et que pour se venger la force  
lui manqua.

Il craint que ses amis ne lui  
demandent compte,  
Et ne veut pas, navré d'un  
vertueux ennui,  
Leur laisser respirer l'haleine de  
sa honte.

Alors il fit quérir et rangea  
devant lui  
Les quatre rejetons de sa royale  
branche,  
Sanche, Alfonse, Manrique et le  
plus jeune, Ruy.

Son cœur tremblant faisait  
trembler sa barbe blanche ;  
Mais l'honneur roidissant ses  
vieux muscles glacés,  
Il serra fortement les mains de

l'aîné, Sanche.

Celui-ci, stupéfait, s'écria : —  
C'est assez !

Ah ! vous me faites mal ! — Et le  
second, Alfonso,

Lui dit : — Qu'ai-je donc fait,  
père ? Vous me blessez ! —

Puis Manrique : — Seigneur,  
votre griffe s'enfonce

Dans ma paume et me fait  
souffrir comme un damné !

— Mais il ne daigna pas leur  
faire de réponse.

Sombre, désespérant en son  
cœur consterné

D'entrer sur un bras fort son

antique courage,  
Diego Laynez marcha vers Ruy,  
le dernier-né.

Il l'étreignit, tâtant et palpant  
avec rage

Ces épaules, ces bras frêles, ces  
poignets blancs,  
Ces mains, faibles outils pour  
un si grand ouvrage.

Il les serra, suprême espoir,  
derniers élans !

Entre ses doigts durcis par la  
guerre et le hâle.

L'enfant ne baissa pas ses yeux  
étincelants.

Les yeux froids du vieillard

flamboyaient. Ruy tout pâle,  
Sentant l'horrible étau broyer sa  
jeune chair,  
Voulut crier ; sa voix s'étrangla  
dans un râle.

Il rugit : — Lâche-moi, lâche-  
moi, par l'enfer !  
Sinon, pour t'arracher le cœur  
avec le foie,  
Mes mains se feront marbre et  
mes dix ongles fer ! —

Le Vieux tout transporté dit en  
pleurant de joie :  
— Fils de l'âme, ô mon sang,  
mon Rodrigue, que Dieu  
Te garde pour l'espoir que ta  
fureur m'octroie ! —

Avec des cris de haine et des  
larmes de feu,  
Il dit alors sa joue insolemment  
frappée,  
Le nom de l'insulteur et l'instant  
et le lieu ;

Et tirant du fourreau Tizona  
bien trempée,  
Ayant baisé la garde ainsi qu'un  
crucifix,  
Il tendit à l'enfant la haute et  
lourde épée.

— Prends-là. Sache en user  
aussi bien que je fis.  
Que ton pied soit solide et que  
ta main soit prompte.  
Mon honneur est perdu. Rends-



le moi. Va, mon fils. —

Une heure après, Ruy Diaz avait tué le Comte.



# LA REVANCHE DE DIEGO LAYNEZ

Ce soir, seul au haut bout, car il  
n'a pas d'égaux,  
Diego Laynez, plus pâle aux  
lueurs de la cire,  
S'est assis pour souper avec ses  
hidalgos.

Ses fils, ses trois aînés, sont là ;  
mais le vieux sire  
En son cœur angoissé songe au  
plus jeune. Hélas !  
Il n'est point revenu. Le Comte a  
dû l'occire.

Le vin rit dans l'argent des  
brocs ; le coutelas  
Dégainé, l'écuyer, ayant troussé  
sa manche,  
Laisse échauffer le vin et  
refroidir les plats.

Car le maître et seigneur n'a pas  
dit : Que l'on tranche !  
Depuis que dans sa chaise il est  
venu s'asseoir,  
Deux longs ruisseaux de pleurs  
mouillent sa barbe blanche.

Et le grave écuyer se tient près  
du dressoir,  
Devant la table vide et la foule  
béante,  
Et nul, fils ou vassal, ne soupera

ce soir.

Comme pour ne pas voir le  
spectre qui le hante,  
Laynez ferme les yeux et baisse  
encore le front ;  
Mais il voit son fils mort et sa  
honte vivante.

Il a perdu l'honneur, il a gardé  
l'affront ;  
Et ses aïeux, de race  
irréprochable et forte,  
Au jour du Jugement le lui  
reprocheront.

L'outrage l'accompagne et le  
mépris l'escorte.  
De tout l'orgueil antique il ne

reste plus rien.

Hélas ! hélas ! Son fils est mort,  
sa gloire est morte !

— Seigneur, ouvre les yeux.  
C'est moi. Regarde bien.

Cette table sans viande a trop  
piètre figure ;

Aujourd'hui j'ai chassé sans  
valet et sans chien ;

J'ai forcé ce ragot ; je t'en offre  
la hure ! —

Ruy dit, et tend le chef livide et  
hérissé

Qu'il tient empoigné par  
l'horrible chevelure.

Diego Laynez d'un bond sur ses

pieds s'est dressé :

— Est-ce toi, Comte infâme ?  
Est-ce toi, tête exsangue,  
Avec ce rire fixe et cet œil  
convulsé ?

Oui, c'est bien toi ! Tes dents  
mordent encore ta langue ;  
Pour la dernière fois l'insolent a  
raillé,  
Et le glaive a tranché le fil de ta  
harangue !

Sous le col d'un seul coup par  
Tizona taillé,  
D'épais et noirs caillots pendent  
à chaque fibre ;  
Le Vieux frotte sa joue avec le  
sang caillé.

D'une voix éclatante et dont la  
salle vibre,

Il s'écrie : — O Rodrigue, ô mon  
fils, cher vainqueur,

L'affront me fit esclave et ton  
bras me fait libre !

Et toi, visage affreux qui réjouis  
mon cœur,

Ma main va donc, au gré de ma  
haine indomptable,

Satisfaire sur toi ma gloire et ma  
rancœur ! —

Et souffletant alors la tête  
épouvantable :

— Vous avez vu, vous tous, il  
m'a rendu raison !

Ruy, sieds-toi sur mon siège au

haut bout de la table.

Car qui porte un tel chef est  
Chef de ma maison. —





# LE TRIOMPHE DU CID

Les portes du palais s'ouvrirent  
toutes grandes,  
Et le roi Don Fernan sortit pour  
recevoir  
Le jeune chef rentrant avec ses  
vieilles bandes.

Quittant cloître, métier, champ,  
taverne et lavoir,  
Clercs, bourgeois ou vilains,  
tout le bon peuple exulte ;  
Les femmes aux balcons se  
penchent pour mieux voir.

C'est que, vengeur du Christ que  
le Croissant insulte,  
Rodrigue de Bivar, vainqueur,  
rentre aujourd'hui  
Dans Zamora qu'emplit un  
merveilleux tumulte.

Il revient de la guerre, et partout  
devant lui,  
Sur son genet rapide et rayé  
comme un zèbre  
Le cavalier berbère en  
blasphémant a fui.

Il a tout pris, pillé, rasé, brûlé,  
de l'Ebre  
Jusques au Guadiana qui roule  
un sable d'or,  
Et de l'Algarbe en feu monte un

long cri funèbre.

Il revient tout chargé de butin,  
plus encor

De gloire, ramenant cinq rois de  
Morérie.

Ses captifs l'ont nommé le Cid  
Campeador.

Tel Ruy Diaz, à travers le peuple  
qui s'écrie,

La lance sur la cuisse, en  
trionphal arroi,

Rentre dans Zamora pavoisée et  
fleurie.

Donc, lorsque les huissiers  
annoncèrent : Le Roi !

Telle fut la clameur, que

corbeaux et corneilles

Des tours et des clochers  
s'envolèrent d'effroi.

Et Don Fernan debout sous les  
portes vermeilles,

Un instant, ébloui, s'arrêta sur  
le seuil

Aux acclamations qui flattaient  
ses oreilles.

Il s'avavançait, chargé du glorieux  
accueil...

Tout à coup, repoussant peuple,  
massiers et garde,

Une femme apparut, pâle, en  
habits de deuil.

Ses yeux resplendissaient dans

sa face hagarde,  
Et, sous le voile épars de ses  
longs cheveux roux,  
Sanglotante et pâmée, elle cria :  
— Regarde !

Reconnais-moi ! Seigneur,  
j'embrasse tes genoux.  
Mon père est mort qui fut ton  
fidèle homme lige ;  
Fais justice, Fernan, venge-le,  
venge-nous !

Je me plains hautement que le  
Roi me néglige  
Et ne veux plus attendre, au gré  
du meurtrier,  
La vengeance à laquelle un  
grand serment t'oblige.

Oui, certe, ô Roi, je suis lasse de  
larmoyer ;

La haine dans mon cœur bout et  
s'irrite et monte

Et me prend à la gorge et me  
force à crier :

Vengeance, ô Roi, vengeance et  
justice plus prompte !

Tire de l'assassin tout le sang  
qu'il me doit ! —

Et le peuple disait : — C'est la  
fille du Comte.

Car d'un geste rigide elle  
montrait du doigt

Cid Ruy Diaz de Bivar qui, du  
haut de sa selle,

Lui dardait un regard étincelant

et droit.

Et l'œil sombre de l'homme et  
les yeux clairs de celle  
Qui l'accusait, alors se  
croisèrent ainsi  
Que deux fers d'où jaillit une  
double étincelle.

Don Fernan se taisait, fort  
perplexe et transi,  
Car l'un et l'autre droit que son  
esprit balance  
Pèse d'un poids égal qui le tient  
en souci.

Il hésite. Le peuple attendait en  
silence.

Et le vieux Roi promène un

regard incertain

Sur cette foule où luit l'éclair  
des fers de lance.

Il voit les cavaliers qui gardent  
le butin,

Glaive au poing, casque en tête,  
au dos la brigandine,

Rangés autour du Cid  
impassible et hautain.

Portant l'étendard vert consacré  
dans Médine,

Il voit les captifs pris au  
Miramamolin,

Les cinq Emirs vêtus de soie  
incarnadine ;

Et derrière eux, plus noirs sous



leurs turbans de lin,  
Douze nègres, chacun menant un  
cheval barbe.

Or, le bon prince était à la  
justice enclin :

— Il a vengé son père, il a  
conquis l'Algarbe ;

Elle, au nom de son père,  
inculpe son amant. —

Et Don Fernan pensif se caresse  
la barbe.

— Que faire, songe-t-il, en un tel  
jugement ? —

Chimène à ses genoux pleurait  
toutes ses larmes.

Il la prit par la main et très  
courtoisement :

— Relève-toi, ma fille, et calme  
tes alarmes,  
Car sur le cœur d'un prince  
espagnol et chrétien  
Les larmes de tes yeux sont de  
trop fortes armes.

Certes, Bivar m'est cher ; c'est  
l'espoir, le soutien  
De Castille ; et pourtant  
j'accorde ta requête,  
Il mourra si tu veux, ô Chimène,  
il est tien.

Dispose, il est à toi. Parle, la  
hache est prête ! —  
Ruy Diaz la regardait, grave et  
silencieux.  
Elle ferma les yeux, elle baissa la

tête.

Elle n'a pu braver ce front  
victorieux

Qu'illumine l'ardeur du regard  
qui la dompte ;

Elle a baissé la tête, elle a fermé  
les yeux.

Elle n'est plus la fille  
orgueilleuse du Comte,

Car elle sent rougir son visage  
enflammé

Moins encor de courroux que  
d'amour et de honte.

— C'est sous un bras loyal par  
l'honneur même armé

Que ton père a rendu son âme —

que Dieu sauve !

L'homme applaudit au coup que  
le prince a blâmé.

Car l'honneur de Laynez et de  
Lajñ le Chauve,

Non moins pur que celui des  
rois dont je descends,

Vaut l'orgueil du sang goth qui  
dore ton poil fauve.

Condamne, si tu peux...

Pardonne, j'y consens.

Que Gormaz et Laynez à leur  
antique souche,

Voient par vous reverdir des  
rameaux florissants.

Parle, et je donne à Ruy, sur un

mot de ta bouche,  
Belforado, Saldagne et Carrias  
del Castil. —

Mais Chimène gardait un silence  
farouche.

Fernan lui murmura : — Dis, ne  
te souvient-il,  
Ne te souvient-il plus de l'amour  
ancienne ? —

Ainsi parle le Roi gracieux et  
subtil.

Et la main de Chimène a frémi  
dans la sienne.



Partie 7  
LES  
CONQUERANTS  
DE L'OR



# I

Après que Balboa menant son  
bon cheval  
Par les bois non frayés, droit,  
d'amont en aval,  
Eut, sur l'autre versant des  
Cordillères hautes,  
Foulé le chaud limon des  
insalubres côtes  
De l'Isthme qui partage avec ses  
monts géants  
La glauque immensité des deux  
grands Océans,  
Et qu'il eut, s'y jetant tout armé  
de la berge,

Planté son étendard dans  
l'écume encor vierge,  
Tous les aventuriers, dont  
l'esprit s'enflamma,  
Rêvaient, en arrivant au port de  
Panama,  
De retrouver, espoir cupide et  
magnifique,  
Aux rivages dorés de la mer  
Pacifique,  
El Dorado promis qui fuyait  
devant eux,  
Et, mêlant avec l'or des songes  
monstrueux,  
De forcer jusqu'au fond de ces  
torrides zones  
L'âpre virginité des rudes



Amazones

Que n'avait pu dompter la race  
des héros,

De renverser des dieux à têtes de  
taureaux

Et de vaincre, vrais fils de leur  
ancêtre Hercule,

Les peuples de l'Aurore et ceux  
du Crépuscule.

Ils savaient que, bravant ces  
illustres périls,

Ils atteindraient les bords où  
germent les béryls

Et Doboyba qui comble, en ses  
riches ravines,

Du vaste écroulement des  
temples en ruines,

La nécropole d'or des princes de  
Zenu ;

Et que, suivant toujours le  
chemin inconnu

Des Indes, par-delà les îles des  
Epices

Et la terre où bouillonne au fond  
des précipices

Sur un lit d'argent fin la Source  
de Santé,

Ils verraient, se dressant en un  
ciel enchanté

Jusqu'au zénith brûlé du feu des  
pierreries,

Resplendir au soleil les vivantes  
féeries

Des sierras d'émeraude et des

pics de saphir

Qui recèlent l'antique et  
fabuleux Ophir.

Et quand Vasco Nuñez eut payé  
de sa tête

L'orgueil d'avoir tenté cette  
grande conquête,

Poursuivant après lui ce mirage  
éclatant,

Malgré sa mort, la fleur des  
Cavaliers, portant

Le pennon de Castille écartelé  
d'Autriche,

Pénétra jusqu'au fond des bois  
de Côte-Riche

A travers la montagne horrible,  
ou navigua

Le long des noirs récifs qui  
cernent Veragua,  
Et vers l'Est atteignit, malgré de  
grands naufrages,  
Les bords où l'Orénoque, enflé  
par les orages,  
Inondant de sa vase un immense  
horizon,  
Sous le fiévreux éclat d'un ciel  
lourd de poison,  
Se jette dans la mer par ses  
cinquante bouches.

Enfin cent compagnons, tous  
gens de bonnes souches,  
S'embarquèrent avec Pascual  
d'Andagoya  
Qui, poussant encor plus sa

course, côtoya

Le golfe où l'Océan Pacifique  
déferle,

Mit le cap vers le Sud, doubla  
l'île de Perle,

Et cingla devant lui toutes voiles  
dehors,

Ayant ainsi, parmi les  
Conquérants d'alors,

L'heur d'avoir le premier fendu  
les mers nouvelles

Avec les éperons des lourdes  
caravelles.

Mais quand, dix mois plus tard,  
malade et déconfit,

Après avoir très loin navigué  
sans profit

Vers cet El Dorado qui n'était  
qu'un vain mythe,  
Bravé cent fois la mort, dépassé  
la limite  
Du monde, ayant perdu quinze  
soldats sur vingt,  
Dans ses vaisseaux brisés  
Andagoya revint,  
Pedrarias d'Avila se mit fort en  
colère ;  
Et ceux qui, sur la foi du récit  
populaire,  
Hidalgos et routiers, s'étaient  
tous rassemblés  
Dans Panama, du coup  
demeurèrent troublés.

Or les seigneurs, voyant qu'ils

ne pouvaient plus guère  
Employer leur personne en  
actions de guerre,  
Partaient pour Mexico ; mais  
ceux qui, n'ayant rien,  
Étaient venus tenter aux plages  
de Darien,  
Désireux de tromper la misère  
importune,  
Ce que vaut un grand cœur à  
vaincre la fortune,  
S'entretenant à jeun des rêves  
les plus beaux,  
Restaient, l'épée oisive et la  
cape en lambeaux,  
Quoique tous bon marins ou  
vieux batteurs d'estrade,

A regarder le flot moutonner  
dans la rade,  
En attendant qu'un chef hardi  
les commandât.





# II

Deux ans étaient passés,  
lorsqu'un obscur soldat  
Qui fut depuis titré Marquis  
pour sa conquête,  
François Pizarre, osa présenter  
la requête  
D'armer un galion pour courir  
par-delà  
Puerto Pinas. Alors Pedrarias  
d'Avila  
Lui fit représenter qu'en cette  
conjoncture  
Il n'était pas prudent de tenter  
l'aventure

Et ses dangers sans nombre et  
sans profit ; d'ailleurs,  
Qu'il ne lui plaisait point de voir  
que les meilleurs  
De tous ses gens de guerre, en  
entreprises folles,  
Prodiguassent le sang des veines  
espagnoles,  
Et que nul avant lui, de tant de  
Cavaliers,  
N'avait pu triompher des bois de  
mangliers  
Qui croisent sur ces bords leurs  
nœuds inextricables ;  
Que, la tempête ayant rompu  
vergues et câbles  
A leurs vaisseaux en vain si loin

aventurés,  
Ils étaient revenus mourants,  
désesparés,  
Et trop heureux encor d'avoir  
sauvé la vie.

Mais ce conseil ne fit  
qu'échauffer son envie.

Si bien qu'avec Diego  
d'Almagro, par contrats,

Ayant mis en commun leur  
fortune et leurs bras,

Et don Fernan de Luque ayant  
fourni les sommes,

En l'an mil et cinq cent vingt-  
quatre, avec cent hommes,

Pizarre le premier, par un  
brumeux matin

De novembre, montant un  
mauvais brigantin,  
Prit la mer, et lâchant au vent  
toute sa toile,  
Se fia bravement en son  
heureuse étoile.

Mais tout sembla d'abord  
démentir son espoir.

Le vent devint bourrasque, et  
jusqu'au ciel très noir

La mer terrible, enflant ses  
houles couleur d'encre,

Défonça les sabords, rompit les  
mâts et l'ancre,

Et fit la triste nef plus rase  
qu'un radeau.

Enfin après dix jours d'angoisse,

manquant d'eau

Et de vivres, sa troupe étant  
d'ailleurs fort lasse,

Pizarre débarqua sur une côte  
basse.

Au bord, les mangliers  
formaient un long treillis ;

Plus haut, impénétrable et  
splendide fouillis

De lianes en fleur et de vignes  
grimpantes,

La berge s'élevait par  
d'insensibles pentes

Vers la ligne lointaine et sombre  
des forêts.

Et ce pays n'était qu'un très  
vaste marais.

Il pleuvait. Les soldats, devenus  
frénétiques  
Par le harcèlement venimeux des  
moustiques  
Qui noircissaient le ciel de  
bourdonnants essaims,  
Foulaient avec horreur, en ces  
bas-fonds malsains,  
Des reptiles nouveaux et  
d'étranges insectes  
Ou voyaient émerger des  
lagunes infectes,  
Sur leur ventre écaillé se  
traînant d'un pied tors,  
Ces lézards monstrueux qu'on  
nomme alligators.  
Et quand venait la nuit, sur la

terre trempée,  
Dans leurs manteaux, auprès de  
l'inutile épée,  
Lorsqu'ils s'étaient couchés,  
n'ayant pour aliment  
Que la racine amère ou le rouge  
piment,  
Sur le groupe endormi de ces  
chercheurs d'empires  
Flottait, crêpe vivant, le vol mou  
des vampires,  
Et ceux-là qu'ils marquaient de  
leurs baisers velus  
Dormaient d'un tel sommeil  
qu'ils ne s'éveillaient plus.

C'est pourquoi les soldats, par  
force et par prière,

Contraignirent leur chef à  
tourner en arrière,  
Et, malgré lui, disant un éternel  
adieu  
Au triste campement du port de  
Saint-Mathieu,  
Pizarre, par la mer nouvellement  
ouverte,  
Avec Bartolomé suivant la  
découverte,  
Sur un seul brigantin d'un faible  
tirant d'eau  
Repartit, et, doublant Punta de  
Pasado,  
Le bon pilote Ruiz eut la fortune  
insigne,  
Le premier des marins, d'avoir



franchi la Ligne

Et poussé plus au sud du monde  
occidental.

La côte s'abaissait, et les bois de  
santal

Exhalaient sur la mer leurs  
brises parfumées.

De toutes parts montaient de  
légères fumées,

Et les marins joyeux, accoudés  
aux haubans,

Voyaient les fleuves luire en  
tortueux rubans

A travers la campagne, et tout le  
long des plages

Fuir des champs cultivés et  
passer des villages.

Ensuite, ayant serré la côte de plus près,  
A leurs yeux étonnés parurent les forêts.

Au pied des volcans morts, sous la zone des cendres,  
L'ébénier, le gayac et les durs palissandres,  
Jusques aux confins bleus des derniers horizons  
Roulant le flot obscur des vertes frondaisons,  
Variés de feuillage et variés d'essence,  
Déployaient la grandeur de leur magnificence ;  
Et du nord au midi, du levant au

ponant,  
Couvrant tout le rivage et tout le  
continent,  
Partout où l'œil pouvait  
s'étendre, la ramure  
Se prolongeait avec un éternel  
murmure  
Pareil au bruit des mers. Seul, en  
ce cadre noir,  
Etincelait un lac, immobile  
miroir  
Où le soleil, plongeant au milieu  
de cette ombre,  
Faisait un grand trou d'or dans  
la verdure sombre.

Sur les sables marneux,  
d'énormes caïmans

Guettaient le tapir noir ou les  
roses flamants.

Les majas argentés et les boas  
superbes

Sous leurs pesants anneaux  
broyaient les hautes herbes,

Ou, s'enroulant autour des  
troncs d'arbres pourris,

Attendaient l'heure où vont  
boire les pécaris.

Et sur les bords du lac  
horriblement fertile

Où tout batracien pullule et tout  
reptile,

Alors que le soleil décline, on  
pouvait voir

Les fauves par troupeaux

descendre à l'abreuvoir :

Le puma, l'ocelot et les chats-  
tigres souples,

Et le beau carnassier qui ne va  
que par couples

Et qui par-dessus tous les félins  
est cité

Pour sa grâce terrible et sa  
férocité,

Le jaguar. Et partout dans l'air  
multicolore

Flottait la végétale et la vivante  
flore ;

Tandis que les cactus aux  
hampes d'aloès,

Les perroquets divers et les  
kakatoès

Et les aras, parmi  
d'assourdissants ramages,  
Lustraient au soleil clair leurs  
splendides plumages,  
Dans un pétillement d'ailes et de  
rayons,  
Les frêles oiseaux-mouches et  
les grands papillons,  
D'un vol vibrant, avec des jets  
de pierreries,  
Irradiaient autour des lianes  
fleuries.

Plus loin, de toutes parts  
élançés, des halliers,  
Des gorges, des ravins, des  
taillis, par milliers,  
Pillant les monbins mûrs et les

buissons d'icaques,  
Les singes de tout poil, ouistitis  
et macaques,  
Sakis noirs, capucins,  
trembleurs et carcajous  
Par les figuiers géants et les  
hauts acajous,  
Sautant de branche en branche  
ou pendus par leurs queues,  
Innombrables, de l'aube au soir,  
durant des lieues,  
Avec des gestes fous hurlant et  
gambadant,  
Tout au long de la mer les  
suivaient.

Cependant,

Poussé par une tiède et

balsamique haleine,  
Le navire, doublant le cap de  
Sainte-Hélène,  
Glissa paisiblement dans le  
golfe d'azur  
Où sous l'éclat d'un jour  
éternellement pur,  
La mer de Guayaquil, sans  
colère et sans lutte,  
Arrondissant au loin son  
immense volute,  
Frange les sables d'or d'une  
écume d'argent.

Et l'horizon s'ouvrit magnifique  
et changeant.

Les montagnes, dressant les  
neiges de leur crête,



Coupaient le ciel foncé d'une  
brillante arête

D'où s'élançaient tout droits au  
haut de l'éther bleu

Le Prince du Tonnerre et le  
Seigneur du Feu :

Le mont Chimborazo dont la  
sommité ronde,

Dôme prodigieux sous qui la  
foudre gronde,

Dépasse, gigantesque et  
formidable aussi,

Le cône incandescent du vieux  
Cotopaxi.

Attentif aux gabiers en vigie à la  
hune,

Dans le pressentiment de sa

haute fortune,  
Pizarre, sur le pont avec les  
Conquérants,  
Jetait sur ces splendeurs des  
yeux indifférents,  
Quand, soudain, au détour du  
dernier promontoire,  
L'équipage, poussant un long cri  
de victoire,  
Dans le repli du golfe où  
tremblent les reflets  
Des temples couverts d'or et des  
riches palais,  
Avec ses quais noircis d'une  
innombrable foule,  
Entre l'azur du ciel et celui de la  
houle,

Au bord de l'Océan vit émerger  
Tumbez.

Alors, se recordant ses  
compagnons tombés

A ses côtés, ou morts de soif et  
de famine,

Et voyant que le peu qui restait  
avait mine

De gens plus disposés à se  
ravitailler

Qu'à reprendre leur course, errer  
et batailler,

Pizarre comprit bien que ce  
serait démente

Que de s'aventurer dans cet  
empire immense ;

Et jugeant sagement qu'en ce

dernier effort

Il fallait à tout prix qu'il restât  
le plus fort,

Il prit langue parmi ces nations  
étranges,

Rassembla beaucoup d'or par  
dons et par échanges,

Et, gagnant Panama sur son  
vieux brigantin

Plein des fruits de la terre et  
lourd de son butin,

Il mouilla dans le port après  
trois ans de courses.

Là, se trouvant à bout d'hommes  
et de ressources,

Bien que fort malhabile aux  
manières des cours,

Il résolut d'user d'un suprême  
recours

Avant que de tenter sa dernière  
campagne,

Et de Nombre de Dios  
s'embarqua pour l'Espagne.



# III

Or, lorsqu'il toucha terre au  
port de San-Lucar,  
Il retrouva l'Espagne en  
allégresse, car  
L'Impératrice-Reine, en un jour  
très prospère,  
Comblant les vœux du prince et  
les désirs du père,  
Avait heureusement mis au  
monde l'Infant  
Don Philippe — que Dieu  
conserve triomphant !  
Et l'Empereur joyeux le fêtait  
dans Tolède.

Là, Pizarre, accouru pour  
implorer son aide,  
Conta ses longs travaux et,  
ployant le genou,  
Lui fit en bon sujet hommage du  
Pérou.

Puis ayant présenté, non sans  
quelque vergogne  
D'offrir si peu, de l'or, des laines  
de vigogne  
Et deux lamas vivants avec un  
alpaca,  
Il exposa ses droits. Don Carlos  
remarqua  
Ces moutons singuliers et de  
nouvelle espèce  
Dont la taille était haute et la

toison épaisse ;  
Même, il daigna peser entre ses  
doigts royaux,  
Fort gracieusement, la lourdeur  
des joyaux ;  
Mais quand il dut traiter l'objet  
de la demande,  
Il répondit avec sa rudesse  
flamande :  
Qu'il trouvait, à son gré, que le  
vaillant Marquis  
Don Hernando Cortès avait  
assez conquis  
En subjuguant le vaste empire  
des Aztèques ;  
Et que lui-même ainsi que les  
saints Archevêques



Et le Conseil étaient fermement  
résolus

A ne rien entreprendre et ne  
protéger plus,

Dans ses possessions des mers  
occidentales,

Ceux qui s'entêteraient à ces  
courses fatales

Où s'abîma jadis Diego de  
Nicuessa.

Mais, à ce dernier mot, Pizarre  
se dressa

Et lui dit : Que c'était chose qui  
scandalise

Que d'ainsi rejeter du giron de  
l'Eglise,

Pour quelques onces d'or,

autant d'infortunés,  
Qui, dans l'idolâtrie et  
l'ignorance nés,  
Ne demandaient, voués au  
céleste anathème,  
Qu'à laver leurs péchés dans  
l'eau du saint baptême.  
Ensuite il lui peignit en termes  
éloquents  
La Cordillère énorme avec ses  
vieux volcans  
D'où le feu souverain, qui fait  
trembler la terre  
Et fondre le métal au creuset du  
cratère,  
Précipite le flux brûlant des  
laves d'or

Que garde l'oiseau Rock qu'ils  
ont nommé condor.

Il lui dit la nature enrichissant  
la fable ;

D'innombrables torrents qui  
roulent dans leur sable

Des pierres d'émeraude en guise  
de galets ;

La chicha fermentant aux  
celliers des palais

Dans des vases d'or pur pareils  
aux vastes jarres

Où l'on conserve l'huile au fond  
des Alpujarres ;

Les temples du Soleil couvrant  
tout le pays,

Revêtus d'or, bordés de leurs

champs de maïs  
Dont les épis sont d'or aussi  
bien que la tige  
Et que broutent, miracle à  
donner le vertige  
Et fait pour rendre même un  
Empereur pensif,  
Des moutons d'or avec leurs  
bergers d'or massif.

Ce discours étonna Don Carlos,  
et l'Altesse,  
Daignant enfin peser avec la  
petitesse  
Des secours implorés l'honneur  
du résultat,  
Voulut que sans tarder Don  
François répétât,

Par-devant Nosseigneurs du  
Grand Conseil, ses offres  
De dilater l'Eglise et de remplir  
les coffres.

Après quoi, lui passant l'habit  
de chevalier

De Saint-Jacques, il lui mit au  
cou son bon collier.

Et Pizarre jura sur les saintes  
reliques

Qu'il resterait fidèle aux rois  
Très-Catholiques,

Et qu'il demeurerait le plus  
ferme soutien

De l'Eglise Romaine et du beau  
nom chrétien.

Puis l'Empereur dicta les

augustes cédules

Qui faisaient assavoir, même  
aux plus incrédules,

Que, sauf les droits anciens des  
hoirs de l'Amiral,

Don François Pizarro, lieutenant  
général

De Son Altesse, était sans  
conteste et sans terme

Seigneur de tous pays, îles et  
terre ferme,

Qu'il avait découverts ou qu'il  
découvrirait.

La minute étant lue et quand  
l'acte fut prêt

A recevoir les seings au bas des  
protocoles,

Pizarre, ayant jadis peu hanté  
les écoles,  
Car en Estremadure il gardait  
les pourceaux,  
Sur le vélin royal d'où pendaient  
les grands sceaux  
Fit sa croix, déclarant ne savoir  
pas écrire,  
Mais d'un ton si hautain que nul  
ne put en rire.  
Enfin, sur un carreau brodé, le  
bâton d'or  
Qui distingue l'Alcade et  
l'Alguazil Mayor  
Lui fut remis par Juan de  
Fonseca. La chose  
Ainsi dûment réglée et sa

patente close,  
L'Adelantade, avant de  
reprendre la mer,  
Et bien qu'il n'en gardât qu'un  
souvenir amer,  
Visita ses parents dans Truxillo,  
leur ville,  
Puis, joyeux, s'embarqua du  
havre de Séville  
Avec les trois vaisseaux qu'il  
avait nolisés.  
Il reconnut Gomère, et les vents  
alizés,  
Gonflant d'un souffle frais leur  
voilure plus ronde,  
Entraînèrent ses nef sur la  
route du monde



Qui fit l'Espagne grande et  
Colomb immortel.



# IV

Or donc, un mois plus tard, au  
pied du maître-autel,  
Dans Panama, le jour du noble  
Evangéliste  
Saint Jean, fray Juan Vargas lut  
au prône la liste  
De tous ceux qui montaient la  
nouvelle Armada  
Sous Don François Pizarre, et  
les recommanda.  
Puis, les deux chefs ayant entre  
eux rompu l'hostie,  
Voici de quelle sorte on fit la  
départie.

Lorsque l'Adelantade eut de  
tous pris congé,  
Ce jour même, après vêpre, en  
tête de clergé,  
L'Evêque ayant béni l'armée  
avec la flotte,  
Don Bartolomé Ruiz, comme  
royal pilote,  
En pompeux apparat, tout vêtu  
de brocart,  
Le porte-voix au poing,  
montrant au banc de quart,  
Commanda de rentrer l'ancre en  
la capitane  
Et de mettre la barre au vent de  
tramontane.  
Alors, parmi les pleurs, les cris

et les adieux,  
Les soldats inquiets et les  
marins joyeux,  
Debout sur les haubans ou  
montés sur les vergues  
D'où flottait un pavois de  
drapeaux et d'exergues,  
Quand le coup de canon de  
partance roula,  
Entonnèrent en chœur l'Ave  
maris stella ;  
Et les vaisseaux, penchant leurs  
mâts aux mille flammes,  
Plongèrent à la fois dans  
l'écume des lames.

La mer étant fort belle et le nord  
des plus frais,

Leur voyage fut prompt, et sans  
souffrir d'arrêts  
Ou pour cause d'aiguade ou  
pour raison d'escale,  
Courant allégrement par la mer  
tropicale,  
Pizarre saluait avec un mâle  
orgueil,  
Comme d'anciens amis, chaque  
anse et chaque écueil.  
Bientôt il vit, vainqueur des  
courants et des calmes,  
Monter à l'horizon les verts  
bouquets de palmes  
Qui signalent de loin le golfe, et  
débarquant,  
Aux portes de Tumbes il vint

planter son camp.

Là, s'abouchant avec les  
Caciques des villes,

Il apprit que l'horreur des  
discordes civiles

Avait ensanglanté l'Empire du  
Soleil ;

Que l'orgueilleux bâtard  
Atahuallpa, pareil

A la foudre, rasant villes et  
territoires,

Avait conquis, après de rapides  
victoires,

Cuzco, nombril du monde, où les  
Rois, ses aïeux,

Dieux eux-mêmes, siégeaient  
parmi les anciens Dieux,

Et qu'il avait courbé sous le  
joug de l'épée  
La terre de Manco sur son frère  
usurpée.

Aussitôt, s'éloignant de la côte à  
grands pas,  
A travers le désert sablonneux  
des pampas,  
Tout joyeux de mener au but ses  
vieilles bandes,  
Pizarre commença d'escalader  
les Andes.

De plateaux en plateaux, de  
talus en talus,  
De l'aube au soir allant jusqu'à  
n'en pouvoir plus,  
Ils montaient, assaillis de

funèbres présages.

Rien n'animait l'ennui des  
mornes paysages.

Seul, parfois, ils voyaient  
miroiter au lointain

Dans sa vasque de pierre un lac  
couleur d'étain.

Sous un ciel tour à tour glacial  
et torride,

Harassés et tirant leurs chevaux  
par la bride,

Ils plongeaient aux ravins ou  
grimpaient aux sommets ;

La montagne semblait prolonger  
à jamais,

Comme pour épuiser leur  
marche errante et lasse,



Ses gorges de granit et ses crêtes  
de glace.

Une étrange terreur planait sur  
la sierra

Et plus d'un vieux routier dont  
le cœur se serra

Pour la première fois y connut  
l'épouvante.

La terre sous leurs pas,  
convulsive et mouvante,

Avec un sourd fracas se fendait,  
et le vent,

Au milieu des éclats de foudre,  
soulevant

Des tourmentes de neige et des  
trombes de grêles,

Se lamentait avec des voix

surnaturelles.

Et roidis, aveuglés, éperdus, les  
soldats,

Cramponnés aux rebords à pic  
des quebradas,

Sentaient sous leurs pieds  
lourds fuir le chemin qui glisse.

Sur leurs fronts la montagne  
était abrupte et lisse,

Et plus bas, ils voyaient dans  
leurs lits trop étroits,

Rebondissant le long des  
bruyantes parois,

Aux pointes des rochers qu'un  
rouge éclair allume,

Se briser les torrents en  
poussière d'écume.

Le vertige, plus haut, les gagna.  
Les poumons  
Saignaient en aspirant l'air trop  
subtil des monts,  
Et le froid de la nuit gelait la  
triste troupe.  
Tandis que les chevaux,  
tournant en rond leur croupe,  
L'un sur l'autre appuyés,  
broutaient un chaume ras,  
Les soldats, violant les  
tombeaux Aymarases,  
En arrachaient les morts cousus  
dans leurs suaires  
Et faisaient des grands feux avec  
ces ossuaires.

Pizarre seul n'était pas même

fatigué.

Après avoir passé vingt rivières  
à gué,

Traversé des pays sans hameaux  
ni peuplade,

Souffert le froid, la faim, et  
tenté l'escalade

Des monts les plus affreux que  
l'homme ait mesurés,

D'un regard, d'une voix et d'un  
geste assurés,

Au cœur des moins hardis il  
soufflait son courage ;

Car il voyait, terrible et  
somp tueux mirage,

Au feu de son désir briller  
Caxamarca.

Enfin, cinq mois après le jour  
qu'il débarqua,  
Les pics de la sierra lui tenant  
lieu de phare,  
Il entra, les clairons sonnans  
tous leur fanfare,  
A grand bruit de tambours et la  
bannière au vent,  
Sur les derniers plateaux, et  
poussant en avant,  
Sans laisser aux soldats le  
temps de prendre haleine,  
En hâte, il dévala le chemin de la  
plaine.



# V

Au nombre de cent six  
marchaient les gens de pied.

L'histoire a dédaigné ces braves,  
mais il sied

De nommer par leur nom, qu'il  
soit noble ou vulgaire,

Tous ceux qui furent chefs en  
cette illustre guerre

Et de dire la race et le poil des  
chevaux,

Ne pouvant, au récit de leurs  
communs travaux,

Ranger en même lieu que des  
bêtes de somme

Ces vaillants serviteurs de tout bon gentilhomme.

Voici. Soixante et deux cavaliers hidalgos

Chevauchent, par le sang et la bravoure égaux,

Autour des plis d'azur de la royale enseigne

Où près du château d'or le pal de gueules saigne

Et que brandit, suivant le chroniqueur Xerez,

Le fougueux Gabriel de Rojas, l'alferez,

Dont le pourpoint de cuir brodé de cannetilles

Est gaufré du royal écu des deux

Castilles,  
Et qui porte à sa toque en  
velours d'Aragon  
Un saint Michel d'argent  
terrassant le dragon.  
Sa main ferme retient ce fameux  
cheval pie  
Qui s'illustra depuis sous  
Carbajal l'Impie ;  
Cet andalou de race arabe, et  
mal dompté,  
Qui mâche en se cabrant son  
mors ensanglanté  
Et de son dur sabot fait jaillir  
l'étincelle,  
Peut dépasser, ayant son  
cavalier en selle,



Le trait le plus vibrant que  
saurait décocher  
Du nerf le mieux tendu le plus  
vaillant archer.

A l'entour de l'enseigne en bon  
ordre se groupe,  
Poudroyant au soleil, tout le  
gros de la troupe :  
C'est Juan de la Torre ;  
Christobal Peralta,  
Dont la devise est fière : Ad  
summum per alta ;  
Le borgne Domingo de Serra-  
Luce ; Alonze  
De Molina, très brun sous son  
casque de bronze ;  
Et François de Cuellar,

gentilhomme andalous,  
Qui chassait les Indiens comme  
on force des loups ;  
Et Mena qui, parmi les seigneurs  
de Valence,  
Etait en haut renom pour manier  
la lance.  
Ils s'alignent, réglant le pas de  
leurs chevaux  
D'après le train suivi par leurs  
deux chefs rivaux,  
Del Barco qui, fameux chercheur  
de terres neuves,  
Avec Orellana descendit les  
grands fleuves,  
Et Juan de Salcedo qui, fils d'un  
noble sang,

Quoique sans barbe encor,  
galope au premier rang.

Derrière, tous marris de marcher  
sur leurs pieds,  
Viennent les démontés et les  
estropiés.

Juan Forès pique en vain d'un  
carreau d'arbalète

Un vieux rouan fourbu qui  
bronche et qui halète ;

Ribera l'accompagne, et laisse à  
l'abandon

Errer distraitement la bride et le  
bridon

Au col de son bai brun qui boite  
d'un air morne,

S'étant, faute de fers, usé toute

la corne.

Avec ces pauvres gens marche  
don Pèdre Alcon,

Lequel en son écu porte d'or au  
faucon

De sable, grilleté, chaperonné de  
gueules ;

Ce vieux seigneur jadis avait  
tourné les meules

Dans Grenade, du temps qu'il  
était prisonnier

Des mécréants. Ce fut un bon  
pertuisanier.

Sous cette brave escorte, au trot  
de leurs deux mules

Fort pacifiquement s'en vont les  
deux émules :

Requelme, le premier, comme  
tout bon Contador,  
Reste silencieux, car le silence  
est d'or ;  
Quant au licencié Gil Tellez, le  
Notaire,  
Il dresse en son esprit le futur  
inventaire,  
Tout prêt à prélever, au taux  
juste et légal,  
La part des Cavaliers, après le  
Quint Royal.

Or, quelques fourrageurs restés  
sur les derrières,  
Pour rejoindre leurs rangs,  
malgré les fondrières,  
A leurs chevaux lancés ayant

rendu la main,  
Et bravant le vertige et brûlant  
le chemin,  
Par la montagne à pic  
descendaient ventre à terre.  
Leur galop furieux fait un bruit  
de tonnerre.  
Les voici : bride aux dents, le  
sang aux éperons,  
Dans la foule effarée, au milieu  
des jurons,  
Du tumulte, des cris, des appels  
à l'Alcade,  
Ils débouchent. Le chef de cette  
cavalcade,  
Qui, d'aspect arrogant et vêtu de  
brocart,

Tandis que son cheval fait un  
terrible écart,  
Salue Alvar de Paz qui devant  
lui se range,  
En balayant la terre avec sa  
plume orange,  
N'est autre que Fernan, l'aîné, le  
plus hautain  
Des Pizarre, suivi de Juan, et de  
Martin  
Qu'on dit d'Alcantara, leur frère  
par le ventre.  
Briceño qui, depuis, se fit cleric  
et fut chantre  
A Lima, n'étant pas très habile  
écuyer,  
Dans cette course folle a perdu

l'étrier,

Et, voyant ses amis déjà loin, se  
dépêche

Et pique sa jument couleur de  
fleur de pêche.

Le brave Antonio galope à son  
côté ;

Il porte avec orgueil sa noble  
pauvreté,

Car, s'il a pour tout bien l'épée  
et la rondache,

Son cimier héraldique est ceint  
de feuilles d'ache

Qui couronnent l'écu des ducs  
de Carrion.

Ils passent, soulevant un  
poudreux tourbillon.



A leurs cris, un seigneur, de ceux  
de l'avant-garde,  
S'arrête, et, retournant son  
cheval, les regarde.

Il monte un genet blanc dont le  
caparaçon

Est rouge, et pour mieux voir se  
penche sur l'arçon.

C'est le futur vainqueur de  
Popayan. Sa taille

Est faite pour vêtir le harnois de  
bataille.

Beau comme un Galaor et fier  
comme un César,

Il marche en tête, ayant pour  
nom Benalcazar.

Près d'Oreste voici venir le bon

Pylade :

Très basané, le chef coiffé de la  
salade,

Il rêve, enveloppé dans son large  
manteau ;

C'est le vaillant soldat  
Hernando de Soto

Qui, rude explorateur de la zone  
torride,

Découvrira plus tard l'éclatante  
Floride

Et le père des eaux, le vieux  
Meschacébé.

Cet autre qui, casqué d'un  
morion bombé,

Boucle au cuir du jambard la  
lourde pertuisane

En flattant de la voix sa jument  
alezane,  
C'est l'aventurier grec Pedro de  
Candia,  
Lequel ayant brûlé dix villes,  
dédia,  
Pour expier ces feux, dix lampes  
à la Vierge.  
Il regarde, au sommet dangereux  
de la berge,  
Caracoler l'ardent Gonzalo  
Pizarro,  
Qui depuis, à Lima, par la main  
du bourreau,  
Ainsi que Carbajal, eut la tête  
branchée  
Sur le gibet, après qu'elle eut été

tranchée

Aux yeux des Cavaliers qui,  
séduits par son nom,  
Dans Cuzco révolté haussèrent  
son pennon.

Mais lui, bien qu'à son roi  
déloyal et rebelle,  
Etant bon hidalgo, fit une mort  
très belle.

A quelques pas, l'épée et le  
rosaire au flanc,  
Portant sur les longs plis de son  
vêtement blanc  
Un scapulaire noir par-dessus le  
cilice  
Dont il meurtrit sa chair et  
dompte sa malice,

Chevauche saintement l'ennemi  
des faux dieux,  
Le très savant et très  
miséricordieux  
Moine dominicain fray Vincent  
de Valverde  
Qui, tremblant qu'à jamais leur  
âme ne se perde  
Et pour l'éternité ne brûle dans  
l'Enfer,  
Fit périr des milliers de païens  
par le fer  
Et les auto-da-fés et la hache et  
la corde,  
Confiant que Jésus, en sa  
miséricorde,  
Doux rémunérateur de son pieux

dessein,  
Recevrait ces martyrs ignorants  
dans son sein.

Enfin, les précédant de dix  
longueurs de vare,  
Et le premier de tous, marche  
François Pizarre.

Sa cape, dont le vent a dérangé  
les plis,  
Laisse entrevoir la cotte et les  
brassards polis ;  
Car, seul parmi ces gens,  
pourtant de forte race,  
Qui tous avaient quitté l'acier  
pour la cuirasse  
De coton, il gardait, sous  
l'ardeur du Cancer,

Sans en paraître las, son  
vêtement de fer.

Son barbe cordouan, rétif,  
faisait des voltes

Et hennissait ; et lui, châtiant  
ces révoltes,

Laisait parfois sonner contre  
ses flancs trop prompts

Les molettes d'argent de ses  
lourds éperons,

Mais sans plus s'émouvoir  
qu'un cavalier de pierre,

Immobile, et dardant de sa  
sombre paupière

L'insoutenable éclat de ses yeux  
de gerfaut.

Son cœur aussi portait l'armure

sans défaut

Qui sied aux conquérants, et,  
simple capitaine,

Il caressait déjà dans son âme  
hautaine

L'espoir vertigineux de faire, tôt  
ou tard,

Un manteau d'Empereur des  
langes du bâtard.





# VI

Ainsi précipitant leur rapide  
descente

Par cette route étroite, encaissée  
et glissante,

Depuis longtemps, suivant leur  
chef, et, sans broncher,

Faisant rouler sous eux le sable  
et le rocher,

Les hardis cavaliers couraient  
dans les ténèbres

Des défilés en pente et des  
gorges funèbres

Qu'éclairait par en haut un jour  
terne et douteux

Lorsque, subitement,  
s'effondrant devant eux,

La montagne s'ouvrit sur le ciel  
comme une arche

Gigantesque, et, surpris au  
milieu de leur marche

Et comme s'ils sortaient d'une  
noire prison,

Dans leurs yeux aveuglés  
l'espace, l'horizon,

L'immensité du vide et la  
grandeur du gouffre

Se mêlèrent, abîme éblouissant.

Le soufre,

L'eau bouillante, la lave et les  
feux souterrains,

Soulevant son échine et  
crevassant ses reins,

Avaient ouvert, après des siècles  
de bataille,

Au flanc du mont obscur cette  
splendide entaille.

Et, la terre manquant sous eux,  
les Conquérants

Sur la corniche étroite ayant  
serré leurs rangs,

Chevaux et cavaliers  
 Brusquement firent halte.

Les Andes étageaient leurs  
gradins de basalte,

De porphyre, de grès, d'ardoise  
et de granit,

Jusqu'à l'ultime assise où le roc  
qui finit

Sous le linceul neigeux  
n'apparaît que par place.

Plus haut, l'âpre forêt des  
aiguilles de glace

Fait vibrer le ciel bleu par son  
scintillement

On dirait d'un terrible et clair  
fourmillement

De guerriers cuirassés d'argent,  
vêtus d'hermine,

Qui campent aux confins du  
monde, et que domine

De loin en loin, colosse  
incandescent et noir,

Un volcan qui, dressé dans la  
splendeur du soir,

Hausse, porte-étendard de  
l'hivernal cortège,

Sa bannière de feu sur un peuple  
de neige.

Mais tous fixaient leurs yeux sur  
les premiers gradins

Où, près des cours d'eau chaude,

au milieu des jardins,

Ils avaient vu, dans l'or du  
couchant éclatantes,

Blanchir. à l'infini, les  
innombrables tentes

De l'Inca, dont le vent enflait les  
pavillons

Et de la solfatare en de tels  
tourbillons

Montaient confusément  
d'épaisses fumerolles,

Que dans cette vapeur, couverts  
de banderoles,

La plaine, les coteaux et le  
premier versant

De la montagne avaient un  
aspect très puissant.

Et tous les Conquérants, dans  
un morne silence,

Sur le col des chevaux laissant  
pendre la lance,

Ayant considéré  
mélancoliquement

Et le peu qu'ils étaient et ce  
grand armement,

Pâlirent. Mais Pizarre, arrachant  
la bannière

Des mains de Gabriel Rojas,  
d'une voix fière :

Pour Don Carlos, mon maître, et  
dans son Nom Royal,

Moi, François Pizarro, son  
serviteur loyal,

En la forme requise et par-  
devant Notaire,

Je prends possession de toute  
cette terre ;

Et je prétends de plus que si  
quelque rival

Osait y contredire, à pied  
comme à cheval,

Je maintiendrai mon droit et  
laverai l'injure

Et par mon saint patron, Don



François, je le jure !

Et ce disant, d'un bras furieux,  
dans le sol

Qui frémit, il planta l'étendard  
espagnol

Dont le vent des hauteurs qui  
soufflait par rafales

Tordit superbement les franges  
triomphales.

Cependant les soldats restaient  
silencieux,

Eblouis par la pompe imposante  
des cieux.

Car derrière eux, vers l'ouest, où  
sans fin se déroule

Sur des sables lointains la  
Pacifique houle,

En une brume d'or et de  
pourpre, linceul

Rougi du sang d'un Dieu,  
sombrait l'antique Aïeul

De Celui qui régnait sur ces  
tentes sans nombre.

En face, la sierra se dressait  
haute et sombre.

Mais quand l'astre royal dans  
les flots se noya,

D'un seul coup, la montagne  
entière flamboya

De la base au sommet, et les  
ombres des Andes,

Gagnant Caxamarca,  
s'allongèrent plus grandes.

Et tandis que la nuit, rasant  
d'abord le sol,

De gradins en gradins haussait  
son large vol,

La mourante clarté, fuyant de  
cime en cime,

Fit resplendir enfin la crête plus  
sublime ;

Mais l'ombre couvrit tout de son  
aile. Et voilà

Que le dernier sommet des pics

étincela,

Puis s'éteignit.

Alors, formidable, enflammée

D'un haut pressentiment, tout  
entière, l'armée,

Brandissant ses drapeaux sur  
l'occident vermeil,

Salua d'un grand cri la chute du  
Soleil.



œuvre du domaine public

Édité sous la licence Creative  
Commons BY-SA



Except where otherwise noted, this work is licensed under <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>

Cette œuvre est publiée sous la licence  
CC-BY-SA : vous pouvez donc  
légalement la copier, la redistribuer,  
l'envoyer à vos amis. Vous êtes  
d'ailleurs encouragé à le faire.

**Source :**

B.N.F. - Wikisource

**Ont contribué à cette édition :**

Gabriel Cabos

**Fontes :**

David Rakowski's

Manfred Klein

Dan Sayers

Justus Erich Walbaum - Khunrath



bibebook

